

Beautiful
BITCH

CHRISTINA LAUREN

Je t'aime, moi non plus!

*Jusqu'où peut-on
se détruire et s'aimer
en même temps ?*

Hugo ♦ Roman

Un boss perfectionniste.

Une collaboratrice ambitieuse.

Un duel amoureux et torride dans l'univers de l'entreprise.

« Du sexe torride et une tension brûlante. »

RT Book Reviews

«... délicieusement érotique... »

[EW.com](#)

« La confrontation diaboliquement dépravée d'un porno *hardcore* et d'un épisode très spécial de *The Office*. Un bonheur

pour les fétichistes ! »

PerezHilton.com

« Intelligent, sexy et plaisant, le *Beautiful Bastard* de Christina Lauren est destiné à devenir un classique de la littérature amoureuse. »

Tara Sue Me, auteur de *The Submissive*

« Un parfait mélange de sexe, d'audace et de sentiment. »

S.C. Stephens, auteur de *Thoughtless*

« *Beautiful Bastard* allie le coeur et l'érotisme cru à une réjouissante

dose de sarcasme. C'est la friandise sexy par excellence pour les lecteurs de romans d'amour et les amateurs d'intrigues intelligentes ! »

Myra McEntire, auteur de *Hourglass*

« *Beautiful Bastard* est le mélange parfait de romance passionnée et d'érotisme. Impossible de le refermer avant d'en avoir lu le tout dernier mot. »

Elena Raines, fan de *Twilight*

Un irrésistible séducteur anglais.

Une jolie prodige de la finance décidée à vivre pleinement sa vie.
Une liaison torride et secrète.

« Torride... Si vous aimez les

scènes de sexe décrites avec force détails. »

EW.com

«Ce que j'adore dans le dyptique des *Beautiful* de Christina Lauren, c'est leur humour. En plus des moments torrides et des je t'aime les plus touchants qu'on puisse imaginer. »

Bookl She Reads

Du même auteur Christina
Lauren

Beautiful Bastard

Beautiful Stranger

Beautiful Bitch

À paraître :

Beautiful Sex Bomb : février 2014

Beautiful Beginning : mars 2014

Beautiful Player : juin 2014

www.hugoetcie.fr

Chapitre 1

Ma mère m'a toujours conseillé de trouver une femme à ma hauteur.

« Ne tombe jamais amoureux d'une femme qui fera toujours passer tes désirs avant les siens. Choisis une femme à poigne, qui n'ait peur de rien, comme toi, et

construis-toi à ses côtés. Trouve la femme qui te poussera à être un homme meilleur.»

Je suis tombée sur une femme qui a fait de ma vie un enfer absolu, qui ne vit que pour me contredire et me contrarier, une femme dont je rêve de scotcher la bouche pour qu'elle se taise... autant que je crève d'envie d'embrasser.

Ma compagne, mon ancienne stagiaire et collaboratrice, Mademoiselle Chloé Mills.
Beautiful Bitch.

Du moins, c'est comme ça que je la voyais quand j'étais un imbécile suffisamment aveugle pour me cacher que j'étais follement amoureux d'elle. Aujourd'hui, je sais que j'ai trouvé la femme qui me

pousse à être un homme meilleur. Je suis tombé amoureux d'une intrépide. Mais il se trouve que, la plupart du temps, je n'arrive pas à passer plus de deux minutes seul avec elle.

«Ma vie: avoir enfin trouvé la fille parfaite, mais ne jamais parvenir à la voir.»



Ces deux derniers mois, j'ai passé la majeure partie de mon temps à voyager, à la recherche d'un lieu idéal pour installer les bureaux de la filiale de Ryan Media Group à New York. Chloé est restée à

Chicago, nos derniers week-ends ensemble là-bas (si rares) étaient surbookés entre les amis, le soleil, les loisirs... Je n'étais jamais rassasié du peu de temps passé seul avec elle. Nous passions nos week-ends entiers à voir du monde du matin au soir avant de rentrer à minuit passé en titubant, à peine capables de retirer nos vêtements avant de baiser rapidement, déjà à moitié endormis.

À dire vrai, faire l'amour chaque soir ne me suffisait jamais - même si c'était toujours plus intime et plus fou avec le temps, même si on dormait à peine. J'attendais le moment où j'aurais le sentiment que nous nous étions installés, que nous étions entrés dans la routine. Mais ce n'est jamais arrivé. Je vis

dans un état de désir permanent.

Le lundi est le jour que je déteste le plus. Le jour des réunions interminables, le jour où toute ma semaine de travail se profile devant moi : fade et sans Chloé.

J'attends que les documents sortent de l'imprimante. Bruit familier de talons qui claquent en cadence sur le carrelage, je lève les yeux. Chloé Mills marche vers moi, comme si elle avait entendu mes supplications silencieuses. Elle porte une jupe rouge en laine, près du corps, un pull bleu marine ajusté et des talons qui me semblent franchement dangereux, sortis de la chambre à coucher. Quand je suis parti tôt ce matin pour préparer la réunion de huit heures, elle n'était

vêtue que d'un pâle rayon de soleil qui traversait la fenêtre de la chambre.

Je m'efforce de ne plus sourire et de ne pas avoir l'air trop désespéré. Je ne sais même pas pourquoi je m'entête. Elle lit en moi comme dans un livre ouvert.

- Je vois que tu as découvert les secrets de la machine magique qui reproduit tout ce qui est sur l'écran de ton ordinateur sur du papier, dit-elle avec ironie. Grâce à cette substance mystérieuse... *l'encre*. Je glisse mes mains dans les poches de mon pantalon: aurait-elle changé d'état d'esprit ? Je sens l'adrénaline couler dans mes veines quand elle s'approche, toujours aussi impertinente.

- Je dois t'avouer que j'ai découvert cet engin merveilleux dès le premier jour. J'ai toujours adoré ce moment calme et heureux qui t'oblige à te lever et à sortir de ton bureau pour récupérer tes documents.

Elle se dirige vers moi, large sourire et yeux malicieux :

- Connard...

Putain, oui. Viens par là, mon cœur. Dix minutes dans la salle de photocopie. Je pourrais te donner tellement de plaisir en dix petites minutes.

- Ça te dit, un peu de gymnastique ce soir? murmure-t-elle. Sans ralentir le pas, elle tapote mon épaule, et continue à marcher en

redescendant vers le hall.

Je fixe son cul, qu'elle balance au même instant. Je m'attends à ce qu'elle revienne et me torture un peu plus. Elle n'en fait rien. *C'est tout ? C'est tout ce à quoi j'ai droit ? Une petite tape sur l'épaule, des préliminaires verbaux et un petit mouvement de cul ?*

Mais ce soir: notre première soirée entière en tête à tête, depuis des semaines.

Nous sommes ensemble depuis plus d'un an - putain, même plus longtemps que ça en comptant nos débuts chaotiques -, et nous n'avons toujours pas eu le temps de passer un week-end ensemble depuis San Diego.

Je soupire et j'attrape les feuilles qui sont sorties de l'imprimante. Nous avons besoin de vacances.



De retour dans mon bureau, je laisse tomber les dossiers sur ma table et fixe mon ordinateur. À ma grande surprise, mon planning est presque vide. J'ai travaillé comme un fou la semaine dernière pour retrouver Chloé plus tôt. Hormis la gestion des salaires que j'ai sur les bras, aucune tâche urgente ne semble vouloir m'assaillir aujourd'hui. Chloé, en revanche, est très prise par ses nouvelles fonctions.

Elle me manque, comme stagiaire. Lui donner des ordres me manque.

Pour la première fois depuis des mois, j'ai du temps pour me prélasser dans mon fauteuil à ne rien faire. Je ferme les yeux et toutes sortes de pensées défilent en quelques secondes dans mon esprit. Je songe à l'aménagement des nouveaux bureaux de New York, laissés vides avant de reprendre l'avion pour rentrer à Chicago. À la perspective de faire mes cartons. Et à celle, plus agréable encore, de les déballer dans un nouvel appartement avec Chloé. Et puis, mon cerveau sélectionne son image préférée: Chloé nue dans toutes les positions possibles et imaginables.

Ce qui me ramène à l'un de mes souvenirs favoris: nos retrouvailles après La Rupture. Nous avons eu l'une de nos plus grosses disputes: la tension, l'excitation au moment d'admettre que nous ne baisions pas seulement parce que nous nous détestions mais que nous voulions tous les deux quelque chose de plus... Je ne l'avais pas vue depuis des mois, je me suis pointé à sa soutenance devant son jury de bourse pour la regarder réussir brillamment. Ce qu'elle a fait.

Ensuite, malgré tout ce qu'on s'était dit dans la salle de conférence, il y avait encore *tellement* de questions à soulever ! Je l'avais retrouvée, mais je n'étais pas encore sûr que cela soit bien

réel.



Une fois sur le trottoir, je la dévisage longuement: ses yeux, ses lèvres, son cou toujours un peu rouge parce que je l'ai embrassé avec une barbe de trois jours. La manière dont elle se redresse et passe le doigt sur un petit suçon provoque en moi une décharge électrique dans tout le corps: cette réunion était bien sympathique, mais il est temps de la ramener chez moi pour la baiser dans mon lit.

Si elle accepte...

Dehors, dans la lumière du jour, j'ai l'impression qu'elle va s'effondrer. Pas étonnant. Connaissant Chloé, elle a probablement préparé et peaufiné sa présentation ces dernières soixante-douze heures sans dormir. Mais cela fait si longtemps que je ne l'ai pas vue ! Est-ce que je peux me retenir et la laisser rentrer chez elle se reposer ? Si elle a besoin de faire une sieste, je peux toujours faire un tour et attendre qu'elle se réveille, n'est-ce pas ? Je pourrais m'allonger à côté d'elle, m'assurer qu'elle est vraiment là et que nous

allons vraiment mettre toutes les chances de notre côté et juste... quoi ? Toucher ses cheveux ?

Merde alors. Ai-je toujours été aussi stressant à ses yeux pour elle ?

Chloé remonte la sacoche de son ordinateur sur son épaule, le mouvement me tire de mes pensées. Quand je cligne des yeux pour me concentrer, je la vois regarder fixement la rivière.

Je me penche pour rencontrer son regard.

- Tout va bien ?

Elle acquiesce avec une expression de surprise, comme si elle venait

d'être prise la main dans le sac.

- Ça va, je suis juste un peu bouleversée.

- Un peu en état de choc ?

Son sourire épuisé provoque une bouffée de tendresse dans ma poitrine. La manière dont elle humecte ses lèvres avant de parler titille quelque chose un peu plus bas.

- J'étais tellement triste à l'idée de ne pas te voir aujourd'hui. Ce matin, je suis passée devant l'immeuble de la boîte en pensant que c'était bizarre que tu ne sois pas là avec moi, ou Elliott, ou quelqu'un de chez Ryan Media. Et puis tu es

venu, bien sûr tu m'as mise hors de moi mais tu m'as aussi fait rire... Elle hoche la tête, étudie mon visage: «La présentation s'est passée exactement comme je l'espérais, j'ai eu ma première proposition d'embauché... et toi, tu m'as dit que tu m'aimais. Tu es là. »

Comment cela va-t-il se passer ce soir ? Je sais exactement comment. Nous allons parler jusqu'à ce que la nuit tombe et puis baiser jusqu 'au lever du soleil. Je tends la main vers elle, j'enroule mon bras autour de son épaule. Dieu que c'est bon.

- Je m'occupe de tout, tu peux être tranquille. Je te ramène.

À ce moment-là, elle secoue la tête, probablement pour chasser de mauvaises pensées.

- Ce n'est pas un problème si tu dois retourner travailler, on peut...

En lui faisant les gros yeux, je marmonne:

- Ne sois pas ridicule. Il est presque 16 h. Je ne vais pas retourner travailler. Ma voiture est juste là, monte !

Son sourire s'aiguise.

- Le Bennett autoritaire refait surface ! Maintenant, je suis sûre que je ne vais pas venir avec toi.

- Chloé, je ne rigole pas. Tu ne te

débarrasseras pas de moi d'ici Noël
!

Elle plisse les yeux dans le soleil
de cette fin d'après-midi de juin.

- Noël ? Ça ressemble un peu trop
à de la séquestration sado-maso, à
mon goût.

- Si ce n'est pas ton genre, cette
relation ne fonctionnera peut-être
pas, après tout, lui dis-je pour la
provoquer.

Elle rit mais ne répond rien. À la
place, ses yeux d'un brun profond
me fixent sans ciller. Je n'arrive
pas à déchiffrer son expression.

Je sens que j'ai perdu l'habitude
de me frotter à Chloé, je dois lutter

pour cacher ma frustration.

Je pose la main sur ses hanches, je me penche pour déposer un petit baiser sur ses lèvres. Putain, j'en veux plus.

- Viens. Pas de séquestration. Juste nous.

- Bennett...

Je l'interromps d'un autre baiser. Curieusement, sa manière de me contredire me fait du bien.

- Ma voiture. Maintenant.

- Tu es sûr que tu ne veux pas entendre ce que j'ai à dire ?

- Absolument. Tu pourras parler autant que tu voudras quand je

serai confortablement installé entre tes jambes.

Chloé acquiesce et me suit quand je l'attrape par la main et que je l'attire doucement vers le parking souterrain. Elle sourit mystérieusement.

~

Pendant tout le trajet jusqu'à son appartement, elle passe les doigts le long de ma cuisse, se penche pour lécher mon cou, frôle ma queue de la main et parle de la petite culotte rouge qu'elle a mise ce matin. Elle a

besoin de se donner du courage.

- Ça détruirait ta force intérieure si je la déchirais ? je demande en l'embrassant quand le feu passe au rouge. La voiture derrière moi klaxonne au moment où ça devient bon : quand ses lèvres laissent découvrir ses dents, ses gémissements remplissent ma bouche, ma tête et - putain - ma poitrine tout entière. Je la désire nue, sous moi, tout de suite.

Nous avons commencé à faire n'importe quoi dans l'ascenseur de son immeuble - tant pis pour les caméras. Elle était là, putain de merde, elle était là, elle m'avait

tellement manqué; je comptais bien faire durer cette nuit pendant trois jours... Elle remonte sa jupe sur ses hanches, je la soulève et je la plaque contre la paroi de l'ascenseur. Je me place entre ses jambes. Quand je presse ma queue douloureuse à force de bander contre elle, elle sait ce qui l'attend.

- Je vais te faire jouir comme jamais.

- Mmmmm, tu promets ?

- Oui.

Je frotte mes hanches contre elle, elle gémit:

- OK, mais pour commencer...

Le signal de l'ascenseur retentit, elle se tortille pour se libérer, repose les pieds au sol, redescend sa jupe et passe devant moi. Elle pénètre dans le couloir et se dirige vers son appartement.

Ma gorge se serre.

Je ne suis pas venu ici depuis le jour où j'ai baratiné le vigile pour qu'il me laisse entrer dans le seul but de lui parler. J'avais dû me résoudre à lui dire ce que j'avais sur le cœur à travers la porte. Je me sens étrangement inquiet. Je voulais que notre réconciliation solde mes inquiétudes, me rassure définitivement - surtout, éviter de

penser à ces mois de séparation, à errer chacun de notre côté. Pour me distraire de ces mauvaises pensées, je me penche et je lèche la peau juste sous son oreille. Je commence à tirer sur la fermeture Éclair au dos de sa jupe.

Je peux faire un effort pour être civilisé, après tout. Il n'est pas nécessaire de déchirer tout ce qu'elle porte.

- Bennett... commence-t-elle, mais je la retourne, je la pousse contre le mur le plus proche et la réduis au silence, ma bouche contre la sienne. Bordel, elle a bon goût - un mélange de l'eau aromatisée au citron qu'elle

buvait et de ce goût familial qui est le sien: menthe douce. Encore plus douces, ses lèvres affamées. Mes doigts s'arrêtent sur l'arrière de sa jupe, mais j'oublie mes bonnes résolutions et je la fais glisser immédiatement. J'attrape son blazer. Pourquoi porte-t-elle toujours ce truc encombrant ? Pourquoi n'est-elle pas déjà toute nue ?

Sous sa chemise violet foncé, ses tétons durcissent. Je me penche pour en attraper un entre mes doigts. Ses gémissements aigus attirent mon regard: elle fixe ma bouche.

- Ça m'a manqué, Chloé. Tu m'as

manqué.

Elle se lèche les lèvres:

- Toi aussi.

- Je t'aime, putain !

J'embrasse son cou, sa poitrine se soulève, elle respire par saccades. Je ne suis pas sûr de savoir faire redescendre son excitation, comment pourrais-je seulement envisager de ralentir ? Vais-je la prendre ici, très vite, très fort, ou vais-je la porter jusqu'à un canapé ou une chaise, m'agenouiller et simplement la goûter. J'ai imaginé ce moment pendant des mois - envisagé tous les scénarios possibles -, je me sens presque

paralysé par la réalité de sa présence, en chair et en os, et par la douleur de son absence qui me revient en mémoire.

Je veux tout avoir. Je veux entendre ses gémissements, sentir sa peau, me perdre dans la sensation de sa main enroulée autour de moi, regarder la transpiration perler sur son front pendant qu'elle me chevauche, lui montrer à quel point je lui ai manqué, aussi. Je saurai à quel moment elle s'approchera de l'orgasme, quand son rythme faiblira, elle s'agrippera à moi quand je susurrerai son nom

comme elle aime que je le fasse.

J'ai également envie de savourer ce moment. De la savourer.

- Bennett ?

-Mmmm ?

Je défais un autre bouton de sa chemise, passe un doigt sur le creux de sa gorge.

- Je t'aime, dit-elle, ses mains appuyées sur mes avant-bras. Mes mains faiblissent, je perds mon souffle: «Mais... tu vas détester ce que je vais dire. »

Je suis toujours concentré sur «je t'aime». Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

- Quoi... ? Il n'y a aucune raison pour que je prenne mal ce que tu vas dire.

Elle grimace, se tourne pour regarder l'horloge au mur. Alors, je prends le temps, pour la première fois, de regarder autour de moi. Je recule d'un pas, surpris. Son appartement ne ressemble absolument pas à ce que j'avais imaginé.

Chloé est toujours impeccable, élégante, au goût du jour. Mais son appartement ne répond pas du tout à cette description. Le salon est rangé, mais rempli de vieux meubles usés et d'objets qui ne lui

ressemblent pas. Tout est marron ou brun, les canapés ont l'air confortables, mais ils sont recouverts du même tissu terne, comme un animal empaillé. Une collection de chouettes en bois est disposée sur une étagère près d'une petite télévision; dans la cuisine, l'horloge est décorée d'un bourdon souriant avec les mots «Be happy !» écrits en grosses lettres de couleur criarde.

- Ce... n'est pas ce à quoi je m'attendais...

Chloé suit mon regard qui inspecte l'appartement et éclate d'un rire sonore. Celui-là même

qu'elle a toujours avant de me lancer une pique.

- À quoi vous attendiez-vous, M. Ryan ?

Je hausse les épaules, je n'ai pas envie de la vexer, mais ce décalage attise ma curiosité.

- Je m'attendais à ce que ton appartement te ressemble un peu plus.

- Quoi ? Tu n'aimes pas mes chouettes ? demande-t-elle en grimaçant.

Je me passe une main nerveuse dans les cheveux.

- Si, bien sûr, elles sont juste...

euh...

- Et ces canapés ? m'interrompt-elle. Tu ne penses pas qu'on pourrait s'amuser dessus ?

- Chérie, on pourrait s'amuser n'importe où dans cet appartement. Je disais juste que je m'attendais à ce que ton appartement soit moins...

Merde. Pourquoi est-ce que je parle encore ? Je la regarde, sa main est devant sa bouche, elle se cache pour rire.

- Ne t'inquiète pas. C'était l'appartement de ma mère. Je l'adore, mais tu as raison. Aucun de ces objets ne m'appartient. Quand

j'étais étudiante en école de commerce, je ne me voyais pas le vendre ni acheter de nouveaux meubles.

J'observe à nouveau l'espace qui m'entoure.

- Tu t'es acheté des centaines de dollars de petites culottes, la plupart griffées Aubade, mais tu n'as jamais pensé à t'offrir un nouveau canapé ?

- Ne sois pas si snob. Je n'avais pas besoin d'un nouveau canapé. Mais j'avais fréquemment besoin de nouvelles culottes, explique-t-elle calmement.

- Putain, oui !

Ce rappel tombe à pic, je m'approche d'elle, je reprends mon attaque délicate contre la ligne des boutons de son chemisier. Je le fais glisser sur ses épaules, le long de ses bras. Je l'admire, debout en face de moi, dans son soutien-gorge rouge en dentelle et sa culotte assortie. Ils l'habillent à peine.

- Dis-moi ce que tu veux, je souffle - je me sens un peu désarmé - en ramenant ses cheveux derrière son épaule pour pouvoir l'embrasser dans le cou, couvrir sa joue, son oreille, de baisers: «Ma queue ? Ma bouche ? Mes mains ? Mon Dieu, je veux tout faire ce soir, mais par où

commencer ? J'ai l'impression de perdre la tête !»

J'attrape son bras pour la rapprocher de moi. Pourquoi est-elle si passive ?

- Bébé, pose les mains sur moi...

Ses mains remontent le long de mon cou et entourent mon visage. Je la sens trembler:

- Bennett.

C'est seulement quand elle, prononce mon nom comme ça - comme si elle était timide, peut-être même stressée - que je me souviens qu'elle devait me dire autre chose que je t'aime. Quelque chose que je n'apprécierais pas.

- Qu'y a-t-il ?

Ses yeux s'agrandissent, ils scrutent les miens, ont l'air de s'excuser.

- Je viens juste d'obtenir mon diplôme et...

- Oh merde ! Je suis vraiment un con. Je devrais t'amener dîner ou...

- ... et j'ai promis à Julia et à Sara de sortir avec elles...

- ... peut-être qu'on pourrait dîner après un ou deux orgasmes...

- ... pour boire des verres après ma présentation...

- J'ai juste besoin de t'entendre jouir une fois et on peut y aller.

Donne-moi juste... Je m'arrête, j'ai fini par entendre ce qu'elle me disait: «Attends, quoi ? Tu sors avec Julia et Sara ? Ce soir ?»

Elle acquiesce, les yeux fermés.

- Je ne savais pas que tu serais ici. Tu ne peux pas imaginer à quel point j'ai envie de les appeler pour annuler. Mais vraiment, je ne peux pas. Pas après toutes les attentions dont elles m'ont entourée ces derniers mois... quand toi et moi étions...

Je râle, en me mettant les mains devant les yeux.

- Pourquoi ne m'as-tu pas dit ça avant que je te déshabille ?

Comment te laisser partir, maintenant ? Je vais bander pendant des heures.

- J'ai essayé de te le dire...

Elle a l'air aussi frustrée que moi.

- On a le temps de... Je secoue la tête, en regardant autour de moi comme si la réponse était enfermée quelque part dans les vieux meubles: «Je pourrais nous offrir un peu de plaisir en, genre, deux minutes... »

Elle rit.

- Je ne suis pas sûre que ce soit le genre de choses à expédier comme ça. Pas du tout, en effet.

Son petit gémissement de surprise est étouffé par mes lèvres quand je l'embrasse, avec la langue, les dents, sans même faire attention au temps qui nous reste. Quelques minutes, ça me va.

Je glisse la main sur sa poitrine, je sens son cœur qui s'accélère, je descends sur ses seins et plus bas, sur son ventre. Je continue plus bas encore, en retrouvant ce lieu familier, mon lieu favori, où elle est chaude et glissante. Le toit peut s'écrouler sur nous, je ne m'en rendrai même pas compte, mon Dieu, plus rien n'existe à part elle, ses petits bruits, ses murmures,

continue, continue...

Ses dents s'enfoncent dans ses lèvres, ses yeux sont plongés dans les miens, son regard est brûlant. Je glisse un doigt en elle, je lui dis que j'ai envie de la lécher, de la sentir jouir contre ma langue. Je tremble, je désire tout à la fois, j'essaye de stabiliser ma main en bougeant en elle, je lui dis que j'ai envie de la baiser avec les doigts, puis la langue, puis la bite.

Des gouttes de sueur perlent entre ses épaules et je me penche pour murmurer «je t'aime» à son oreille. Je n'ai pas envie de la faire jouir comme ça mais putain - on en a

pour toute la nuit et toutes les suivantes si on n'en fait qu'à ma tête.

Elle commence à frissonner, à se soulever pour s'adapter à mes mouvements et je me penche en arrière, je la regarde s'effondrer dans mes bras.

Ses genoux se dérobent et son corps se tend autour de mes doigts, mais ce qui me fait perdre la tête, c'est surtout ce gémissement familier, qui vient du tréfonds de ses entrailles, quand elle jouit. Elle dit mon nom.

- Bennett, murmure-t-elle. S'il te plaît...

Je m'apprête à enlever mon pantalon quand tout à coup...

Je suis interrompu par des coups sur la porte. Une voix que je connais bien filtre dans l'entrée:

- On est arrivées, Mademoiselle-Je-travaille-tout-le-temps-et-je-viens-d'obtenir-mon-diplôme ! On est prêtes à boire !

J'ai l'impression que le sol s'effondre sous mes pieds, ma queue débande. Je lance un regard furieux à Chloé:

- C'est une blague. Dis-moi que c'est une blague. Elle secoue la tête, se mord les lèvres pour ne pas sourire.

- Je ne suis pas d'humeur à te partager. Tu te fous de ma gueule, hein ?

- J'avais oublié à quel point j'aimais te voir t'énerver. Elle marche vers la porte en soutien-gorge et culotte et l'entrouvre avant de courir vers sa chambre, en me laissant accueillir les intruses.

Putain mais qu'ai-je fait au Ciel pour mériter ça ?

- J'arrive tout de suite, crie Chloé. Son cul presque nu a disparu dans la chambre.

Julia siffle bruyamment, franchit le seuil et s'arrête net. Elle éclate de rire en me voyant.

- Wahou, je ne m'attendais pas à ce que tu ouvres la porte en sous-vêtements, Chloé. Sara entre, les mains devant les yeux, avançant à l'aveugle. Elle attrape ma chemise à demi-boutonnée et hurle quand elle réalise, en ouvrant les yeux, que c'est moi qu'elle est en train de toucher.

- Monsieur Ryan !!!

- Mesdames... fais-je d'une voix plate.

Je lisse ma chemise, remets ma cravate à sa place.

- Oh mon Dieu, on interrompt quelque chose ? demande Julia, les yeux grands ouverts, taquins.

- À vrai dire, oui. On était en train... de se réconcilier. Chloé crie de la chambre qu'il y a du Champagne dans le frigo. Je fais comme si je ne remarquais pas le regard de Julia sur ma fermeture Éclair. Je me tiens droit, digne, je lui laisse le temps de bien me lorgner. De toute façon, mon érection est retombée. Presque.

- Je ne savais pas que c'était une soirée-filles, dis-je, avant que le silence devienne trop gênant.

Sara fait un pas en arrière, ses yeux luttent pour ne pas descendre en dessous de mes épaules :

- On ne pouvait pas imaginer que

vous seriez ici et que vous voudriez y rester...

Une chose est sûre, je veux rester. Et profiter de chaque parcelle de Chloé.

Julia me scrute une minute avant de sourire:

- J'étais presque sûre à 100% que Bennett serait ici... Je ne peux m'empêcher de lui retourner son sourire.

Après tout, elle m'avait appelé pour m'exhorter à aller à la soutenance de Chloé. Elle est évidemment de mon côté. Même si elle a interrompu ma tentative de baiser Chloé pour la première fois

depuis... si longtemps.

Je me dirige vers la cuisine pour me laver les mains. Julia me suit, je l'entends ouvrir une bouteille de Champagne juste derrière moi - le bouchon crisse avant de faire pop, et ce bruit me rappelle à quel point j'aurais préféré ouvrir cette bouteille sur le corps nu de Chloé et lécher la mousse sur sa peau.

Julia continue:

- Mais je pense que nous devrions tous sortir pour célébrer ça, pour qu'il profite d'elle autant qu'il veut. Elle remplit quatre flûtes et m'en tend une: «Tu attendras juste un peu plus tard pour... te réconcilier.

»

Chloé émerge de sa chambre dans un jean slim noir, des talons hauts noirs à lanières et un débardeur bleu si brillant qu'il donne l'impression que sa peau est dorée. C'est au moment où Julia me tend le Champagne que je réalise que les bras de Chloé sont plus minces que dans mon souvenir, même s'ils sont musclés. Je fronce les sourcils en me demandant ce qui a changé entre-temps. J'imagine ses seins ronds, son ventre doux et le galbe délicat de ses hanches nues. J'ai envie de l'attacher à mon lit et de la lécher, du poignet jusqu'à l'épaule,

avant qu'elle ne me supplie de lui donner ma queue.

Je ne pourrai jamais retenir mes mains si elle porte ça ce soir.

- Chloé... dis-je, en marchant vers elle, après avoir posé le Champagne sur le comptoir de la cuisine d'une main tremblante. Je jette un regard mauvais à ses cheveux tirés en arrière dans une queue de cheval basse et brillante.

Ses yeux pétillent d'amusement, elle monte sur la pointe des pieds pour atteindre mon oreille:

- Tu pourras les détacher tout à l'heure...

- Compte sur moi.

- Tu veux les attraper ? Les tirer ? demande-t-elle en embrassant mon oreille.

J'acquiesce en fermant les yeux.

- Ou tu préfères sentir mes cheveux lâchés qui frôlent ton ventre pendant que ma bouche s'occupe de ta queue ?

Je tends la main vers ma flûte en frémissant, et la vide.

- Cette perspective est tentante.

Le désir me vrille de l'intérieur, je suis déchiré entre l'envie de briser quelque chose et de l'attirer dans sa chambre pour lui arracher ce fichu jean. Je n'ai absolument aucune envie de passer une soirée à boire

du vin, à manger du fromage et à écouter des conversations de filles. Je ne suis pas sûr de pouvoir le supporter.

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle chuchote:

- Ce sera encore meilleur quand nous rentrerons tout à l'heure.

- Je doute que ce soit possible.

Ses doigts s'attardent sur ma poitrine.

- Ta mine revêche m'avait manqué.

Je l'ignore:

- Et si tu venais chez moi plus tard ? Sors avec les filles, prends du

bon temps. Je serai là quand tu seras prête.

Elle se hausse sur la pointe des pieds et dépose un lent et chaud baiser sur ma bouche:

- Et dire que je croyais que je n'allais pas pouvoir me débarrasser de toi avant Noël ?

~

Je pensais qu'elles allaient me traîner en boîte ou dans un bar branché aux cocktails à vingt dollars, rempli de jeunes filles, la petite vingtaine, dans de

minuscules robes noires. Mais pas dans un bar miteux de la banlieue, avec des jeux de fléchettes et ce que Julia appelle «la meilleure sélection de bières de l'Illinois».

Tant qu'ils me serviront une vodka-gin et que j'aurai Chloé contre moi, la nuit ne pourra pas être un désastre total. Je suis les filles à l'intérieur, mes yeux lancent des éclairs chaque fois qu'un connard pose un regard concupiscent sur Chloé. On arrive jusqu'au bar. Julia se juche sur un tabouret de cuir usé, en criant quelque chose au barman, leur boisson habituelle pour les filles et

quelque chose de rose pour le joli garçon.

Je réalise que cette soirée va durer des heures.

Sara - toujours aussi perturbée par ma compagnie -s'assoit à côté de Chloé et exige qu'elle passe en revue tous les détails de sa soutenance. Chloé lui raconte Clarence Cheng, mon irruption là-bas, mon comportement de connard, sa présentation des deux projets, la proposition de job, etc.

Je clarifie: «Deux jobs», et je la fixe pour qu'elle sache qu'elle a plutôt intérêt à répondre oui à l'offre de RMG.

Elle roule des yeux, mais personne ne peut ignorer son sourire de fierté. Avec leurs bières et mon Cosmopolitain rose, nous portons un toast à la réussite de sa présentation. À côté de moi, Chloé descend sa bière et gigote pour descendre de son siège:

- Qui a envie de se mesurer à moi aux fléchettes ? Sara lève la main et saute de son siège. Après une seule bière, elle a l'air pompette et assez détendue pour ne pas se comporter comme si nous étions au bureau. Je secoue la tête, en détaillant le corps de Chloé. J'aime assez l'idée de la regarder en train de s'étirer, de

bouger pour jouer aux fléchettes dans ce lieu inattendu.

- Tu viens ? demande-t-elle, en se penchant et en pressant ses seins contre mon front.

Excitant, putain.

- Dans deux minutes.

Je m'attarde sur sa bouche avant de plonger mon regard sur sa poitrine. Sous le tissu léger de son top, ses seins pointent.

Son rire ramène mon attention vers ses lèvres rouges, elle fait la moue :

- Bennett serait-il un peu tendu ?

- Bennett est très tendu, dis-je en

l'attirant entre mes jambes et en embrassant la courbure de son oreille. Je voulais être patient, la laisser apprécier sa soirée, mais la patience n'a jamais vraiment été mon fort: «Bennett voudrait que Chloé soit nue, en train de lui toucher la queue. »

Elle glousse et s'éloigne en dansant. Elle attrape le bras de Sara.

Julia pose la main sur mon bras, en jetant un coup d'oeil derrière nous pour vérifier que Chloé ne peut pas entendre.

- Tu as bien fait.

- Merci d'avoir appelé. Mais je

voulais te dire que je serais revenu vers elle dans tous les cas. Je n'en pouvais plus.

Julia boit une gorgée de bière avant de répliquer :

- Je me suis dit que si tu lui ressemblais, vous en aviez encore pour un autre round. Je t'ai appelé hier parce que je voulais que tu aies l'aplomb dont tu avais besoin pour y aller et retrouver ton attitude de connard habituelle.

- Je n'ai pas joué au connard, dis-je en fronçant les sourcils. Enfin je ne crois pas.

- J'en suis persuadée. Tu es l'incarnation vivante du

compromis !

J'ignore sa remarque, lève mon verre rempli de cette délicieuse boisson fruitée de fille et le vide.

- Elle est si heureuse ce soir, murmure Julia.

- Elle est si mince. Je lui jette un regard, elle se tient bien droite, prête à lancer une fléchette. Elle semble heureuse, ce qui me ravit, mais la métamorphose de son corps m'obsède: « Trop mince. »

Julia acquiesce:

- Elle a fait trop de sport, passé trop de temps à la salle. Ses yeux cherchent les miens, elle ajoute: «Ça n'allait pas, Bennett. C'était

une épave.»

- Moi aussi.

Elle sourit, taquine. La tristesse, c'est du passé, après tout.

- Si tu veux la garder au lit les jours qui viennent, pense à faire des pauses pour lui laisser le temps de manger.

J'acquiesce et je regarde Chloé, au fond de la pièce, qui se retourne plusieurs fois, vise, mais atteint à peine la cible. Avec Sara, elles éclatent de rire, en s'arrêtant pour dire quelque chose qui les fait rire encore plus fort.

Pendant qu'elle joue et danse sur les Rolling Stones, je sens tout le

poids de mon amour peser au creux de mon ventre. Deux mois de séparation, c'est une goutte d'eau par rapport à tout ce temps qu'on a devant nous mais, dans le contexte de notre histoire, ça semble énorme. J'espère que ça s'estompera avec le temps. Je voudrais que cette affreuse douleur superflue fasse partie du passé.

J'ai besoin de revenir en arrière, de l'avoir à nouveau toute à moi. Je fais un signe au barman: «L'addition !» au moment où elle me regarde.

Julia pose une main sur mon bras, en signe d'avertissement.

- Ne fous pas tout en l'air. Elle est indépendante, ça fait si longtemps qu'elle est comme ça qu'elle ne sera jamais du genre à te dire combien elle a besoin de toi. Mais elle te montrera à quel point elle désire que votre relation fonctionne. Chloé n'est pas du genre à exprimer ses sentiments, c'est une femme d'action. Je la connais depuis nos douze ans, je sais que tu es celui qu'il lui faut.

Deux bras doux s'enroulent autour de ma taille par-derrière, je sens Chloé m'embrasser les épaules.

- De quoi parle-t-on par ici ?

- Football, répond Julia au

moment où je dis «politique».

Je l'entends rire, elle se glisse sous mon bras, se serre contre moi.

- Donc, vous étiez en train de parler de moi.

- Oui, répondons-nous en chœur.

- À quel point j'étais une épave et combien j'ai l'air heureuse ce soir, à quel point Bennett n'a pas intérêt à tout foutre en l'air cette fois...

Julia me jette un coup d'œil, nous désigne tous les deux du doigt en levant sa bière dans un toast silencieux, avant de nous laisser seuls au bout du bar.

Chloé tourne ses yeux brun-noir

vers moi:

- Elle t'a raconté tous mes secrets ?

- À peine un ou deux. Je repose mon verre et je passe mon bras sur ses épaules: « On y va ? J'ai été loin de toi pendant des mois, j'ai atteint la limite de ce que je peux partager. Je te veux pour moi seul. »

Je sens son corps tressauter entre mes bras, elle rit, puis elle chuchote dans mon oreille:

- Tu es exigeant.

- Je te dis seulement ce que je désire.

- OK. Sois précis. Que désires-tu vraiment ?

- Je veux te voir à genoux sur mon lit. Je veux que tu transpires, que tu me supplies. Je te veux trempée au point de te boire.

- Putain, répond-elle, la voix tendue. J'y suis déjà.

- Alors, Mademoiselle Mills, montez dans ma voiture et plus vite que ça !

~

Mes mains sont sur le volant, ses mains partout ailleurs - mes cuisses, ma queue, mon cou, ma poitrine -, je ne suis pas sûr de

*réussir à nous ramener à la maison
sains et saufs.*

*Surtout pas depuis qu'elle a
soulevé mon bras droit pour
plonger vers ma braguette, ouvrir
mon pantalon, sortir mon sexe de
mon boxer et passer la langue sur
toute sa longueur. Je meurs d'envie
de la ramener chez moi mais,
putain, c'est aussi tellement
agréable comme ça.*

*- Oh mon Dieu, murmure-t-elle
avant de me prendre tout entier
dans sa bouche.*

*- Bordel... je souffle en me
décalant sur la voie de droite.*

C'est tellement parfait, une fois de

plus: ses mains et sa bouche qui travaillent en tandem, ses petits gémissements qui me donnent l'impression qu'elle n'a jamais rien désiré aussi fort. Elle commence lentement, de longues suctions. Elle me titille du bout de la langue en me regardant à travers ses longs cils noirs jusqu'à ce que je sois à deux doigts de perdre complètement la tête. Elle me connaît si bien, elle sait quand elle ne doit pas s'arrêter, quand elle doit accélérer ou me sucer plus fort, en pressant étroitement la base de ma queue. Ce qui me rend fou, c'est sa propre excitation; ses yeux devenus

noirs, suppliants, sa respiration saccadée, ses gémissements, toujours plus frénétiques. Je m'agrippe au volant, en haletant, en suppliant, et finalement en jurant tout haut, au moment où je jouis dans sa bouche.

Je ne sais pas comment j'ai pu retrouver ma rue, conduire jusqu'à mon allée privée et me garer correctement. Les mains tremblantes, j'ai quand même réussi à nous conduire jusqu'ici. Elle embrasse mon nombril, appuie son front contre ma cuisse, le silence envahit la voiture. Je n'avais pas imaginé que la première fois où

nous serions à nouveau ensemble se passerait comme ça... Mais cette manière d'être si hâtifs, si spontanés, nous ressemble.

Elle pousse mon bras pour s'asseoir, je bouge sur mon siège, ma main descend pour remonter la fermeture Éclair de mon pantalon et remettre ma ceinture.

- Qu'est-ce qu'on fout là ? demande-t-elle, en regardant par la fenêtre. Son ton surpris me fait revenir sur terre: « C'est ici chez toi ? Pourquoi sommes-nous ici ? »

- Tu voulais aller chez toi ?

Elle hausse les épaules et répond:

- Je pensais juste que c'est ce

qu'on ferait. Je n'ai aucune de mes affaires ici.

- Je n'ai aucune de mes affaires chez toi non plus.

- Mais j'ai une brosse à dents en rab. Tu as des brosses à dents en rab ?

Mais de quoi elle parle, putain ?

- Tu peux utiliser la mienne. Pourquoi toutes ces questions ?

Elle soupire, ouvre la porte et murmure : « Pffff, tout à fait ton genre. »

- Pour être bien clair, dis-je en sortant de la voiture et en la suivant sur le chemin, je t'ai amenée ici parce que c'est là où je

pensais t'emmener après San Diego. Je comptais t'attacher à ma tête de lit et te donner une bonne fessée. C'est toujours mon intention, après tout ce que tu m'as fait vivre ces derniers temps.

Chloé s'arrête sous le porche, dos à moi, et reste immobile pendant de longues secondes qui instillent le doute en moi. Elle finit par se tourner pour me regarder dans les yeux:

- Tu peux répéter ce que tu viens de dire ?

- Est-ce que je bégaye ? Elle continue à me fixer, j'explique: «Oui, nous nous sommes séparés

parce que j'ai déconné. Mais toi aussi. Je compte bien te donner une fessée dans tous les cas. Je suis sûre que tu apprécieras. »

Ses yeux rétrécissent et s'assombrissent. Je suis aussi effrayé qu'excité de la voir sur le point d'exploser devant moi. Elle me plaque contre la porte d'entrée, enroule ma cravate autour de son poing et la tire sans ménagement vers le bas, pour ramener nos visages au même niveau. Ses yeux sombres sont grands ouverts, une lueur malicieuse y brille.

- Donne-moi tes clés.

Je plonge la main dans ma poche,

les sors et les dépose dans sa paume ouverte, sans broncher.

Je l'observe en train d'étudier le trousseau pour trouver la clé de la première serrure.

- C'est le verrou d'en haut et...

Elle m'exhorte au silence en posant un doigt sur ses lèvres.

- Chhh, pas un mot.

J'essaye d'analyser la situation. De toute évidence, elle ne s'était pas attendue à ce que je la taquine à propos de la rupture qu'elle avait provoquée. Peut-être pensait-elle que nous avions abandonné nos désaccords dans la salle de conférence où nous nous étions

réconciliés. Et je pense qu'en gros, elle a raison. Je n'ai pas besoin de l'entendre s'excuser. Je n'ai aucune envie de m'excuser à nouveau. Mais ces mois de séparation ont été vraiment difficiles pour l'un comme pour l'autre. Nous devons certainement en reparler.

Sa main n'hésite pas quand elle glisse la clé dans la serrure. J'entends le clic familier, puis elle ouvre la porte et me pousse contre le mur.

Je glisse:

- Tout droit, le salon. Ou, en bas du couloir, mon lit... Je la sens me tirer vers le salon, ses yeux passent

de mon visage à sa main sur ma cravate, puis à la maison derrière elle. C'est, après tout, la première fois qu'elle vient chez moi.

- C'est charmant, murmure-t-elle. Elle semble décider de ce qu'elle va faire de moi tout en raccourcissant sa prise sur ma cravate: «C'est tellement propre. C'est tellement... toi.»

- Merci, dis-je en riant. Enfin, je crois...

Comme si elle se rappelait qu'elle devait me punir pour une quelconque raison, elle me gratifie d'un regard sévère.

- Reste là.

Elle sort de la pièce. Même si j'ai envie de savoir ce qu'elle mijote, je suis ses instructions à la lettre. Elle ramène dans le salon l'une des chaises de salle à manger à haut dossier. Elle la place derrière moi et appuie sur mes épaules pour me faire asseoir.

Elle se tourne et marche jusqu'à la chaîne hi-fi, attrape la télécommande et parcourt les boutons du bout des doigts.

- Commence par allumer...

Sans se retourner, Chloé lève une main pour me faire taire.

- Chhhh...

J'obéis. Mon corps entier est

tendu. Elle me pousse à bout. Si elle ne m'avait pas ordonné de rester assis, elle serait déjà allongée sur le ventre par terre, les fesses en l'air, prêtes à recevoir une correction dûment méritée. Mais je sens qu'elle a envie de jouer.

Au bout de quelques minutes, une musique douce et rythmée envahit la pièce, C'est une femme à la voix rauque qui chante. Nous sommes chez moi, et je n'ai aucune idée de ce qu'elle vient de mettre.

Je murmure en espérant qu'elle m'entende malgré la musique:

- Viens par là, bébé.

Elle se tourne vers moi et

s'approche si près que ses cuisses sont pressées contre mes genoux. Mon visage est au niveau de sa poitrine, je ne peux me retenir de me pencher en avant, d'embrasser ses seins à travers son débardeur. Ses mains remontent et poussent mes épaules, qui reviennent en arrière. Je suis assis tout droit sur ma chaise.

Elle s'installe sur moi et chevauche mes genoux. Avec les deux mains, elle commence à jouer avec ma cravate.

- Ce que tu as dit dehors... ça m'a fait réaliser qu'il restait un ou deux sujets à éclaircir entre nous.

- OK.

- Mais si tu n'as pas envie de parler maintenant, on peut aller dans ta chambre et tu peux me faire tout ce que tu veux. On discutera plus tard, chuchote-t-elle.

- On parlera de tout ce que tu veux. J'avale ma salive et lui souris: «Et puis, je t'amènerai dans mon lit et je te ferai tout ce dont je rêve. »

J'ai du mal à retrouver mon souffle. Je me redresse pour défaire le premier bouton de ma chemise, mais elle attrape ma main et la fait redescendre, les sourcils relevés en guise de question silencieuse.

Lentement, elle défait ma cravate jusqu'à ce qu'elle soit totalement enroulée autour de son poing, comme des bandes de boxe. Je suis si bouleversé par l'impression de puissance qu'elle dégage que je remarque à peine qu'elle déplace lentement mes mains dans mon dos. Ma queue se tend à faire mal et je décale mes hanches pour ajuster l'angle dans mon pantalon. Mon cœur bat contre mes côtes. Que va-t-elle faire, putain ?

- Dis-moi que tu m'aimes... souffle-t-elle.

Mon rythme cardiaque s'accélère, le sang afflue à gros bouillons dans

mes veines.

- Je t'aime. Follement. Je... J'ai imaginé ce moment un millier de fois. Pourtant, j'ai la sensation de ne pas réussir à trouver les bons mots pour décrire ce que je ressens. Je prends une grande inspiration et je réponds en fermant les yeux: «Je suis follement amoureux de toi. »

- Mais tu étais en colère contre moi quand je suis partie.

Mon ventre se noue. Allons-nous nous disputer ? Serait-ce une bonne ou une mauvaise chose ?

Chloé se penche vers moi, m'embrasse sur les lèvres puis sur la joue. Sa bouche se déplace vers

mon oreille.

Je sens quelque chose se resserrer autour de mes poignets; elle a attaché mes mains derrière la chaise avec ma cravate.

- Ne t'inquiète pas, dit-elle. J'ai juste envie d'en parler encore un peu.

Elle a envie d'en parler, elle veut être rassurée, entendre combien j'étais affecté, combien j'étais en colère. A-t-elle besoin de commencer par m'attacher ? Je souris, je la fais taire par un baiser.

- Oui, j'étais en colère contre toi. J'avais surtout le cœur brisé, mais j'étais furieux aussi.

- Raconte-moi pourquoi tu étais en colère.

Sa bouche s'éloigne de la mienne, se promène dans mon cou, le lèche, pendant que je réfléchis à ma réponse.

Notre rupture me semble si loin, à des millions d'années-lumière, mais en même temps c'est comme si elle venait de se produire aujourd'hui. Chloé est là, sur mes genoux, elle m'embrasse, ce qui me rappelle nos débuts, il y a si longtemps. Mais mon pincement au cœur, quand je me souviens du jour où elle est partie... c'est comme si c'était hier.

- Tu ne m'as jamais laissé

t'expliquer ou m'excuser. Je t'ai appelée. Je suis venu devant chez toi. J'aurais fait n'importe quoi pour arranger les choses.

Elle ne dit rien, n'essaie pas de se défendre. Elle se lève et s'éloigne, se penche pour défaire la bride de ses chaussures. Elle les retire. Chloé se tourne vers moi, passe les doigts dans mes cheveux et attire mon visage contre sa poitrine.

- On savait tous les deux que la transition entre la baise au bureau et l'amour ne serait pas facile, dis-je, contre le tissu doux de son top. À la première gaffe, tu m'as quitté.

Elle ouvre le premier bouton de

son jean, descend lentement la fermeture Éclair et le fait glisser sur ses jambes. Quelques secondes plus tard, son débardeur rejoint son jean sur le sol. Elle se tient devant moi, complètement nue, à part son soutien-gorge et sa culotte en dentelle rouge. Dans la pièce sombre, sa peau ressemble à de la soie.

Merde, merde, merde, merde.

- J'ai réalisé que je t'aimais, que j'étais sûrement amoureux de toi depuis un moment et, soudain, tu as disparu.

Je lève les yeux vers elle, en espérant ne pas être allé trop loin.

Elle remonte sur mes genoux et je n'ai plus qu'un désir, avoir la liberté de caresser ses cuisses. Je fixe ses jambes écartées devant moi, à quelques centimètres de ma queue.

- Je suis désolée, murmure-t-elle. Je cligne des yeux, surpris: «Je ne changerais rien à ce que j'ai fait, parce que c'était ce dont j'avais besoin à ce moment-là. Mais je sais que je t'ai fait du mal, je sais qu'il n'était pas juste de t'évincer de ma vie comme ça. »

J'approuve en tendant le cou pour qu'elle se rapproche et m'embrasse. Sa bouche se presse contre la

mienne, douce et mouillée. Un petit gémissement s'échappe de ses lèvres.

- Merci d'être venu ce matin.

- Tu m'aurais retrouvé, sinon ?

- Oui.

- Quand ?

- Demain matin. Après ma présentation. Je l'avais décidé il y a une semaine.

Je me penche pour l'embrasser en maugréant. Elle s'incline en arrière, j'embrasse sa gorge et sa joue.

- Tu as vu quelqu'un d'autre pendant notre séparation ?

Je m'arrête, bouche bée:

- Quoi ? C'est une question sérieuse ? Non !

Un sourire envahit son visage.

- J'avais juste besoin de l'entendre.

- Si tu as laissé un autre homme te toucher, Chloé, je jure que...

- Du calme. Elle pose deux doigts sur ma bouche: « Ce n'est pas le cas. »

Je ferme les yeux et j'embrasse ses doigts. L'image désagréable s'éloigne lentement de mon esprit, mais mon coeur continue à battre la chamade.

Je sens sa respiration dans mon

cou :

- Tu as pensé a moi ?
- Plusieurs fois à chaque minute.
- Tu t'es déjà imaginé en train de me baiser ?

Les mots s'évanouissent. Tous les mots que je connais ont disparu de mon cerveau et je me tortille sous elle. Je la désire tellement dans cette position vulnérable, où je ne peux rien faire, où elle peut tout me faire, que j'ai peur de ne pas me contrôler à la minute où elle me libérera de mon pantalon.

- Pas au début, parviens-je à articuler. Mais après quelques semaines, j'ai essayé.

- Tu as essayé de te masturber et de penser à moi ? Comme si ta main pouvait me remplacer ?

Je regarde son expression passer de la curiosité à la férocité, avant de répondre: «Ouais. »

- Tu as joui.

- Mon Dieu, Chloé...

Pourquoi est-ce si excitant d'être interrogé par elle ? Elle gigote un moment en attendant ma réponse, sans cligner des yeux. Elle me dévisage simplement.

- Raconte-moi.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Elle est toujours aussi cash.

- Plusieurs fois. Ce n'était pas si agréable que ça car tu jouissais dans ma main. C'était aussi frustrant qu'apaisant.

- Pour moi aussi. Tu m'as tellement manqué, c'en était douloureux. Tu me manquais au travail, chez moi, dans mon lit. C'était presque insupportable. Les seuls moments où j'arrivais à te sortir de ma tête, c'était quand je...

- Courais. Ça se voit. Tu as perdu du poids.

Ses sourcils se relèvent:

- Toi aussi.

- J'ai aussi beaucoup trop bu, dis-je pour lui rappeler que ce n'est pas

un concours. Elle n'a pas à me prouver qu'elle s'en est mieux sortie que moi. Je suis sûr que c'est le cas: «Le premier mois sans toi, c'était une sorte de brouillard. »

- Sara m'a dit à quoi tu ressemblais. Elle m'a dit que c'était cruel de ma part de ne pas te donner de nouvelles.

Mes yeux s'écarquillent Vraiment ? Sara a dit ça ?

- Tu as fait ce que tu devais faire.

Elle se laisse aller en arrière, regarde mon torse, puis ses yeux remontent vers les miens. Je suis curieux de voir si elle a l'air surpris. Peut-être même prise de vertige.

- Tu m'as laissée t'attacher. Je la dévisage.

- Bien sûr.

- Je n'étais pas sûre que tu serais d'accord. Je voulais te piéger - je pensais que tu dirais non.

- Chloé, je t'appartiens depuis la première seconde où je t'ai vue. Je t'aurais laissée m'attacher dans la salle de conférence si tu l'avais demandé.

Un petit sourire relève un coin de sa bouche.

- Moi, je ne t'aurais pas laissé faire si tu l'avais demandé.

- Ah bon ? Je me penche pour un

baiser: « Tu es plus maligne que moi. »

Elle se redresse, passe les bras dans son dos pour détacher son soutien-gorge. Il glisse le long de ses bras et tombe sur le sol.

- Je pense que nous savons tous les deux que c'est vrai.

Mon désir pour elle ressemble à une douleur sourde. Je bande tellement que chaque battement de mon coeur se répercute dans ma queue. Ma vision est saturée de couleurs: le rouge de sa culotte, de ses lèvres, le brun de ses yeux, l'ivoire crème de sa peau. Mon corps crie au sien de m'en foncer en

elle, mais mon cerveau ne peut m'empêcher de saisir l'occasion pour la boire des yeux.

- Laisse-moi te sentir...

Elle approche sa poitrine au niveau de ma bouche. Je me penche en avant, je prends un téton entre mes lèvres et l'effleure du bout de la langue. Tout à coup, elle se lève et s'éloigne, en me tournant le dos. Elle regarde par-dessus son épaule avec un sourire malicieux.

Je lui demande dans un souffle:

- Qu'est-ce que tu mijotes, petit démon ?

Ses pouces s'immobilisent des deux côtés de sa culotte de dentelle,

elle agite ses hanches en commençant à l'enlever.

Non. Pas question.

- Tu n'as pas intérêt à faire ça ! dis-je en libérant mes mains du nœud dans mon dos et en me levant comme une tornade pour l'écraser de toute ma hauteur : « Trouve vite ma chambre et saute dans mon lit. Si tu oses penser à retirer ta culotte, je me donnerai du plaisir tout seul et tu me regarderas jouir allongée dans mon lit. »

Ses yeux s'agrandissent, comme deux taches noires dans la pièce sombre. Sans un mot, elle tourne les talons et court vers ma

chambre.



Ce souvenir en tête, ma journée est officiellement foutue. Cette nuit avait été la nuit la plus intime de toute ma vie. Notre relation était passée du statut *on va essayer* à celui *d'engagement sérieux*. Je ne reviendrai jamais assez sur sa manière de glisser de la vulnérabilité à l'ordre discret, sur la façon dont elle m'a laissé renverser les rôles dans ma chambre, l'attacher à mon lit et grignoter chaque centimètre carré de son corps.

Je me morfonds en réalisant que je n'ai aucune idée de la prochaine fois où nous aurons devant nous une nuit comme celle-là. J'attrape mon téléphone. Déjeuner ? lui écris-je.

Impossible, répond-elle. Réunion avec Douglas de midi à 15 h. Pffff.

Je regarde l'heure. 11 h 36. Je repose mon téléphone sur le bureau et me concentre à nouveau sur l'article sur lequel je travaille pour le *Journal*. Je ne suis bon à rien et je le sais.

Deux minutes plus tard, je reprends mon téléphone et je lui envoie un message, cette fois avec notre code secret: Bat-signal.

Elle répond immédiatement: J'arrive.



La porte extérieure s'ouvre et se referme, le bruit des talons de Chloé retentit sur le sol du bureau, juste à l'extérieur du mien. C'était son bureau, mais depuis qu'elle est revenue chez Ryan Media Group après avoir fini son MBA, elle a emménagé dans un espace à elle dans l'aile Est. Résultat: le bureau extérieur reste vide. J'ai essayé de travailler avec différents assistants, mais ça n'a jamais vraiment fonctionné. Andrea pleurait tout le temps, Jesse tapotait son stylo sur son bureau, j'avais l'impression d'avoir un pic-vert de l'autre côté de

la porte, Bruce ne savait pas se servir d'un clavier d'ordinateur...

Apparemment, la capacité de Chloé à me supporter en faisait une sainte, même si je ne m'en rendais pas compte à l'époque.

La porte s'ouvre, elle entre, les sourcils froncés. Nous utilisons le bat-signal pour désigner les crises de travail, et, un court instant, je me demande si je n'ai pas exagéré.

- Que se passe-t-il ? demande-t-elle en s'arrêtant à un mètre de moi, les bras croisés sur la poitrine. Je comprend qu'elle se prépare pour une bataille professionnelle alors que je veux qu'elle se batte sur un plan bien plus personnel.

- Ce n'est pas lié au boulot, dis-je, en me grattant le menton. Je...

Je cherche un dérivatif en détaillant chaque partie de son visage: ses yeux qui rétrécissent à cause de la concentration, ses lèvres pleines qu'elle mordille, inquiète, sa peau douce. Bien sûr, mes yeux tombent sur ses seins parce qu'ils sont serrés l'un contre l'autre et... eh bien, *merde*.

- Tu regardes ma poitrine ?

- Oui.

- Tu m'as envoyé le bat-signal pour mater mes seins ?

- Du calme, matelot. Je t'ai envoyé le bat-signal parce que tu me manques.

Les bras lui en tombent. Elle bégaye, tout en tripotant l'ourlet de son pull pour le lisser.

- Comment est-il possible que je te manque alors que j'ai dormi chez toi la nuit dernière ?

- Je sais...

Je connais cette facette de son caractère. Toujours son instinct de préservation.

- Et nous avons passé tout le week-end ensemble.

- Ouais, toi et moi et Julia et Scott, je lui rappelle. Et Henry et Mina. Pas seuls. Nous n'avons jamais été aussi... entourés.

Chloé tourne la tête et regarde vers la fenêtre. Pour la première fois depuis des semaines, la journée est parfaitement ensoleillée. J'ai envie de l'emmener prendre l'air, de m'asseoir avec elle dans un parc...

- J'ai l'impression que tu me

manques tout le temps en ce moment, murmure-t-elle.

La douleur dans ma poitrine s'apaise légèrement:

- Ah bon ?

Elle me fait face.

- Ton planning de travail craint vraiment ces temps-ci. Elle se penche vers moi en relevant un sourcil: «Et tu ne m'as pas embrassée pour me dire au revoir ce matin.»

- Mais si, dis-je en souriant. Tu dormais toujours.

- Ça ne compte pas.

- Vous cherchez la bagarre, Mademoiselle Mills ? Elle hausse les épaules, lutte pour réprimer un sourire tout en m'étudiant avec

attention.

- On pourrait facilement éviter cette bagarre si tu daignais me faire une petite pipe. Dix petites minutes...

Elle s'approche de moi, passe les bras autour de mon cou, se hausse sur la pointe des pieds pour presser son visage dans mon cou.

- Je t'aime, murmure-t-elle. Et je trouve ça beau que tu m'aies envoyé le bat-signal juste parce que je te manquais.

Je reste sans voix, probablement trop longtemps, et je parviens finalement à articuler un «Je t'aime aussi».

Ce n'est pas que Chloé ne soit pas expansive. Elle *l'est*. Quand nous sommes seuls, elle est -

physiquement - la femme la plus expansive que j'aie jamais rencontrée. Mais alors que je lui parle souvent de mes sentiments, je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où elle a dit les mots «je t'aime». Je n'ai pas besoin de l'entendre les dire tout le temps, mais, chaque fois qu'elle prononce ces mots, cela me touche d'autant plus que je ne m'y attends pas.

- Mais je suis sérieux, tu sais, je chuchote, en luttant pour retrouver ma contenance. Peut-être un petit coup rapide sur le bureau...

Elle rit, secoue la tête contre mon cou et passe la main sur ma queue. Je connais son petit jeu, il est tout à fait envisageable qu'elle fasse

quelque chose de légèrement menaçant, qui me ravirait autant qu'il m'effraierait. Mais au lieu de me regarder, une lueur de défi dans les yeux, elle m'embrasse dans le cou et souffle:

- Je ne peux pas puer le sexe pendant la réunion avec Douglas.

- Tu crois peut-être que tu ne pues pas tout le temps le sexe ?

- Je n'ai pas toujours *ton* odeur sur moi, clarifie-t-elle avant de me lécher le cou.

- Eh non...

Cela fait si longtemps que nous n'avons pas fait des folies au bureau... J'ai tellement envie de la sentir contre moi, j'ai envie de faire tomber mon pantalon, de relever sa jupe sur ses hanches et de foutre en

l'air toutes les piles de dossiers sur mon bureau en la renversant.

Dieu merci, elle m'embrasse de la joue au cou, glisse le long de mon corps, remonte sa jupe lentement, suffisamment pour pouvoir s'agenouiller en face de moi.

Mais non... elle continue de remonter sa jupe jusqu'à ses hanches, glisse une main entre ses jambes et ouvre rapidement ma ceinture et ma fermeture Éclair de l'autre main. Je ferme les yeux un moment pour me calmer, elle me libère rapidement et, sans hésitation, elle engloutit ma queue dans sa bouche. Je bandais presque - depuis qu'elle me touche, je durcis à vue d'œil. Je sens sa langue chaude descendre et monter sur ma

queue, je suis totalement en érection.

Sa respiration devient haletante contre mon nombril. J'entends ses doigts bouger sur son clitoris, elle s'agenouille.

- Tu es en train de te toucher ?

Elle acquiesce lentement.

- Tu es déjà trempée pour moi ?

Elle s'immobilise un instant, puis elle lève la main au-dessus de sa tête. Je me penche et je prends deux de ses doigts dans ma bouche.

Putain.

Sentir à quel point elle me désire me laisse pantois. Je sais d'expérience quel goût elle a quand elle est vraiment prête pour moi - par exemple quand je reviens tard

et que je la surprends dans son sommeil, ma bouche sur elle -, je sais combien son goût est différent après avoir été excitée pendant une éternité. Ça, sur ses doigts, c'est de l'excitation pure, ma tête part en vrille. Depuis combien de temps pense-t-elle à ça ? Toute la journée ? Depuis que je suis parti ce matin ? Mais elle ne me laisse pas m'attarder trop longtemps, sa main retrouve vite sa place entre ses cuisses.

Je regarde sa tête bouger, ses lèvres glisser sur ma verge, j'essaie d'y voir un acte apaisant. Mais même quand sa bouche me prend comme ça, ou quand je suis enfoncé en elle, j'en veux toujours *plus*. Il est impossible de la posséder de

toutes les manières à la fois, mais ça ne m'empêche pas de l'imaginer: une tornade de positions, de gémissements, mes mains dans ses cheveux, sur ses hanches, mes doigts dans sa bouche mais aussi entre ses jambes et sur ses cuisses.

Quand je plonge les doigts dans ses cheveux, elle sait que je veux qu'elle accélère. Quand mes hanches commencent à trembler, elle sait qu'il faut s'arrêter, tout de suite. Du moins, si elle a une réunion qui va commencer d'une minute à l'autre...

Je me souviens tout à coup que la porte de mon bureau n'est pas verrouillée. Chloé est venue en pensant qu'on discuterait boulot. Le bureau extérieur est fermé, mais sa

porte n'a pas non plus été fermée à clé.

- Oh merde... fais-je dans un souffle, l'idée que nous pourrions être pris sur le fait rend la scène encore plus excitante: «*Chloé...*» Sans prévenir, l'orgasme prend possession de moi, aigu, chaud, si intense que mes jambes se mettent à trembler. Mes poings se referment étroitement dans ses cheveux. Elle se cambre en me sentant venir; son bras tremble pendant qu'elle se caresse, je l'entends gémir, les bruits de son propre plaisir étouffent tous les sons autour de moi.

En la regardant, je réalise qu'elle observe ma réaction... bien sûr. Ses yeux sont grands ouverts, elle a

dans le regard quelque chose de doux, elle a l'air *fascinée*. Je suis sûr que mon expression est exactement la même à chaque fois que je la regarde jouir avec mes doigts ou ma langue. Après une pause pour reprendre mon souffle, je sors de sa bouche et je m'agenouille pour lui faire face. Je pose une main sur la sienne, entre ses jambes. Elle laisse mes doigts prendre le relais. J'en enfonce deux dans son vagin, je la pénètre fort - elle se renverse en arrière, son vagin se resserre sur mes doigts. Je la maintiens de mon autre main sur sa hanche, j'embrasse ses lèvres, rouges et gonflées par l'excitation.

- Je suis au bord, souffle-t-elle, en passant sa main autour de mon cou

pour se soutenir.

- J'aime quand tu me dis ça.

Je m'attends toujours à ce que mes doigts lui semblent trop familiers, que ma technique devienne monotone mais, chaque fois qu'elle sent mon pouce effleurer et peser sur son clitoris, la sensation est plus intense que la fois précédente.

- Un autre, dit-elle, la voix tendue. S'il te plaît, je veux...

Elle ne va pas jusqu'au bout de sa pensée. Elle n'a pas besoin de le faire. Je la pénètre d'un doigt supplémentaire et je regarde sa tête tomber en arrière, les lèvres entrouvertes, le son étouffé de son orgasme qu'elle veut discret.

Pendant quelques secondes, elle

me laisse la tenir dans mes bras, je hume ses cheveux et fais comme si nous étions ailleurs, peut-être dans mon salon ou dans sa chambre à coucher - certainement pas sur le sol de mon bureau dont la porte n'est pas verrouillée.

Elle s'en souvient manifestement en même temps que moi et remet sa culotte, descend sa jupe sur ses cuisses avant d'attraper ma main pour se relever. Comme d'habitude, je suis frappé par le calme autour de nous. Je me demande si nos actes sont aussi osées que nous le pensons.

Elle regarde autour d'elle, un peu étourdie, avant de me gratifier d'un sourire paresseux:

- Ça ne va pas m'aider à rester

éveillée pendant la réunion...

- Je ne suis pas désolé... je murmure en me penchant pour embrasser son cou. Je ne suis jamais désolé.

Elle tourne les talons et se dirige vers mes toilettes, en remontant les manches de son pull sur ses avant-bras pour se laver les mains. Je me rapproche en me plaçant contre son dos pour mêler mes mains aux siennes sous l'eau. Le savon glisse entre nos doigts, sa tête se pose contre ma poitrine. J'ai envie de passer une heure à retirer son odeur de nos doigts juste pour être aussi proche d'elle.

- On dort chez toi ce soir ?

Toujours un choix difficile. Mon lit est plus confortable pour

s'ébattre, mais sa cuisine est bien mieux garnie.

Elle éteint l'eau et se sèche les mains sur la serviette.

- Chez toi, je dois faire une lessive.

Ah ! et il y a une machine à laver.

- Au diable la romance entre nous, hein ! J'attrape la serviette et je me penche pour l'embrasser. Elle garde la bouche fermée, les yeux ouverts. Je m'éloigne un peu.

- Bennett ?

-Mmmm ?

- Je... tu sais.

- Tu quoi ?

- Je t'aime. Je ne te le dis peut-être pas assez. C'est peut-être pour ça que tu as utilisé le bat-signal.

Je souris, mon cœur s'écrase contre mes côtes.

- Je sais. Ce n'est pas pour ça que je t'ai envoyé ce message. Je te l'ai envoyé parce que j'ai l'impression que tu me négliges en ce moment. Je suis un connard exigeant. Ma mère t'a prévenue que je n'ai jamais été du genre à partager, non ?

- Quand nous aurons déménagé à New York, les choses se calmeront et on aura plus de temps.

- À *New York* ? J'en doute. Et même si les choses s'installent progressivement, que penses-tu de prendre quelques jours de vacances avant, rien que tous les deux ?

- Quand ? demande-t-elle en regardant autour d'elle comme si son calendrier était épinglé sur tous

les murs.

- Il n'y aura jamais de moment idéal. Mais quand on se sera installés dans les nouveaux bureaux, les choses seront encore plus compliquées, au moins pendant un moment.

Elle rit, secoue la tête:

- Eh bien, je ne peux pas imaginer pire moment. Peut-être à la fin de l'été ?

Après un baiser rapide, elle récupère son téléphone sur mon bureau et ouvre de grands yeux en voyant l'heure.

- Je dois y aller, dit-elle. Elle m'embrasse une fois encore avant de quitter la pièce.

Le sujet est évacué.

Mais le mot *vacances* me reste en tête.

Chapitre 2

J'avais de grands plans pour ce soir : préparer à dîner, dîner ensemble, décider finalement quel appartement nous louerons à New York, la répartition des choses que nous emporterons chacun de notre côté. Surtout, réfléchir à la possibilité de dégager du temps y compris pour faire nos cartons, ce

qui est loin d'être une évidence.

Oh ! et passer les huit heures restantes à réapprendre chaque centimètre carré du corps de mon *Beautiful Bastard*. Au moins deux fois.

Mais ce projet s'évapore quand il passe la porte de sa maison et me trouve en train de cuisiner. Quand il jette ses clés et son portefeuille sur le canapé et sprinte presque vers l'autre côté de la pièce. Quand il m'embrasse comme s'il ne m'avait pas vue depuis des semaines.

Pas la peine de dire que le plan a été réduit à sa plus simple expression.

Un : dîner. Deux : à poil.

Bennett semble enclin à brûler des étapes.

- On ne va jamais manger si ça continue comme ça, dis-je en rejetant la tête en arrière pendant que Bennett m'embrasse le long du cou. Mon Dieu, qu'il est fort ! Sa respiration chaude me fait vibrer, le couteau que je tenais retombe sur la planche à découper.

- Et ? murmure-t-il en pressant ses hanches contre mon cul avant de me faire pivoter pour être en face à lui.

Je suis adossée aux meubles de cuisine, Bennett est encore plus dur contre mon ventre. Il se penche, me surplombe de toute sa hauteur - je ne dispose pas de l'atout de mes talons -, il passe les lèvres sur ma gorge.

- Et... on surestime l'importance

de la nourriture... fais-je.

Il rit doucement, ses mains glissent sur mes côtes et s'arrêtent sur mes hanches.

- Exactement. Et, mon Dieu, j'ai l'impression de ne pas t'avoir touchée depuis des semaines...

- Ce matin, je corrige, en reculant juste assez pour rencontrer ses yeux : « C'était ce matin, tu sais... quand je t'ai sucé dans ton bureau. »

- Oh oui... Je crois me souvenir de quelque chose comme ça. Mais c'est un peu flou... Tu pourrais peut-être me rafraîchir la mémoire. Je pourrais même t'enfiler pour changer...

- Tu es un cochon. Ta mère sait que tu utilises ce genre de mots ?

Il éclate de rire.

- Si la manière dont elle nous a regardés quand nous sommes sortis du vestiaire au mariage de mon cousin en février est une indication, alors oui !

- Je ne t'avais pas vu depuis deux semaines ! dis-je en me sentant rougir. Je lève les yeux, il prend l'air suffisant. « Et arrête d'avoir l'air si fier de toi, sale obsédé. »

- Mais je suis ton sale obsédé, dit-il avant de m'embrasser longuement sur les lèvres.

Je ne réplique pas. Bennett a passé beaucoup de temps hors de Chicago ces derniers temps, mais il est tout à moi. Il ne m'a jamais laissé aucun doute là-dessus.

- En parlant d'obsédé... Il se penche et pince mes fesses : «

Quand je pense à ce que je vais te faire subir... »

J'ouvre la bouche pour répondre - pour le contredire ou dire quelque chose qui relance la joute verbale -, mais je ne pense à rien.

Cligne des yeux. Cligne des yeux.

- Mon Dieu, tu es bien silencieuse, réplique-t-il, l'air surpris. Si j'avais su que ça suffisait à retrouver un peu de paix et de calme, j'y aurais pensé avant...

- Je... hum...

J'ouvre et referme la bouche, mais rien n'en sort. C'est nouveau. Quand le *timer* se met à biper, je me dirige vers le four. Je me sens légèrement désarçonnée.

Je sors le pain du four et le retire

du plat, Bennett se frotte contre moi. Il pose son menton sur mon épaule, enroule ses bras autour de ma taille.

-Tu sens tellement bon... dit-il. Sa bouche va et vient dans mon cou, ses mains descendent lentement vers l'ourlet de ma jupe. Je suis plus que tentée de le laisser finir. Il est tellement convaincant: «Explique-moi pourquoi nous devons encore manger ? »

- Parce que nous allons être un couple normal ce soir et prendre un vrai repas tous les deux, dis-je en m'arrachant à ses bras. Tu peux préparer la salade, s'il te plaît ?

Il maugrée, détend sa cravate et marmonne quelque chose d'inintelligible en s'activant sur le

plan de travail opposé.

Des effluves de vapeur parfumés à l'ail s'échappent du saladier quand je mélange les pâtes et la sauce, en essayant de me vider la tête et d'ignorer le beau gosse qui évolue dans ma cuisine. Comme d'habitude, c'est impossible. Il y a quelque chose chez Bennett Ryan qui vous oblige à cesser toute activité pour lui prêter attention; il est du genre à réussir à aspirer tout l'oxygène d'une pièce.

Je suis parfois aveuglée par la force de mon amour pour lui. Ces derniers temps, il me manque tellement quand il n'est pas là... Il m'arrive de parler seule dans la chambre vide. « Comment s'est passée ta journée ? » « Ma nouvelle

assistante est hilarante.» Ou alors :
« Mon appartement a-t-il toujours
été aussi calme ? »

Les autres jours, quand j'ai
tellement porté son t-shirt pour
dormir qu'il a perdu son odeur, je
vais chez lui. Je m'assois dans
l'énorme fauteuil en face de la
fenêtre avec vue sur le lac, et je me
demande ce qu'il est en train de
faire loin d'ici. Je me demande s'il
est possible que je lui manque
autant qu'il me manque, même une
petite fraction de temps. Mon Dieu.
Jusque-là, je ne comprenais rien
aux femmes qui se comportaient
comme ça quand leur copain partait
en voyage. Je pensais au contraire
que ça offrait une belle opportunité
de dormir une nuit complète et
d'avoir la paix.

Bennett est parvenu à s'immiscer dans la moindre parcelle de mon existence. Il est toujours l'homme têtue, décidé, qu'il a toujours été et je suis heureuse qu'il n'ait pas changé parce que nous sommes ensemble. Il me traite d'égal à égal. Même si je sais qu'il m'aime plus que tout, il ne me laisse pas le droit à l'erreur. Je l'aime encore plus pour cette raison.

Je jette un coup d'oeil vers lui en disposant les assiettes sur la table. Bennett articule quelque chose dans sa barbe en découpant les tomates - il ronchonne à demi-mots qu'il ne voit jamais sa copine et qu'il a les couilles bleues.

- Tu te plains toujours ?

- Bien sûr. Il apporte la salade, et me donne une tape sur les fesses

avant de tirer ma chaise: «Comme d'habitude. »

- Comme souvent, dis-je en souriant avec douceur. Il nous sert deux verres de vin avant de s'effondrer sur le siège en face de moi. Bennett me regarde boire une gorgée, son attention se déplace de mes yeux à mes lèvres et vice versa. Un sourire suave se dessine sur ses lèvres, mais il cligne les yeux pour se reconcentrer, comme s'il se souvenait soudain de quelque chose.

- Je voulais te demander, comment va Sara ?

Sara Dillon a eu son diplôme dans le même programme de MBA que moi, mais a quitté RMG pour travailler dans une autre entreprise.

C'est une de mes meilleures amies, Bennett lui a offert le poste de directrice financière dans la nouvelle filiale - supplié de le prendre, serait un terme plus approprié -, mais elle l'a refusé, elle ne veut pas quitter sa famille et sa vie ici, à Chicago. Il ne lui en veut pas, bien sûr, mais le grand jour approche et nous n'avons toujours personne. Je sais qu'il commence à s'inquiéter.

Je hausse les épaules en me rappelant la conversation que j'ai eue avec elle un peu plus tôt dans la journée. Le connard de fiancé de Sara a été photographié en train d'embrasser une autre femme, et Sara semble être enfin prête à voir en face ce que nous soupçonnons tous depuis des années: Andy est un

salaud infidèle.

- Je pense que ça va. Andy continue à clamer qu'on lui a tendu un piège. Le nom de l'autre femme continue de paraître dans le journal, presque chaque semaine. Tu connais Sara. Elle n'est pas du genre à montrer ce qu'elle ressent, mais je peux te dire qu'elle est complètement brisée.

Il se racle la gorge, en considérant la question.

- Tu penses qu'elle a compris ? Qu'elle ne va pas lui pardonner ?

- Aucune idée. Ils sont ensemble depuis qu'elle a vingt et un ans. Si elle ne l'a pas encore quitté, ça signifie peut-être qu'ils resteront ensemble pour toujours.

- Ah ! j'aurais aimé écouter mon

instinct et lui botter le cul à la soirée de la Smith House le mois dernier. Quelle misérable petite ordure !

- J'ai essayé de lui parler de New York, mais... elle est trop têtue.

- Têtue ? Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous êtes amies toutes les deux, fait-il, pince-sans-rire.

Je lui jette une tomate cerise.



Nous passons le reste du repas à parler du boulot, de notre nouveau bureau à construire de toutes pièces, de toutes les conditions à

remplir avant que ce soit possible. Nous commençons à nous disputer lorsqu'il est question de savoir si sa famille retournera à New York avant l'ouverture des nouveaux locaux quand je demande :

- Quand est-ce que ton père revient en ville ?

J'attends un moment, mais Bennett ne répond pas. Je lève les yeux, surprise de le voir repousser la nourriture avec sa fourchette.

- Tout va bien, Ryan ?

Encore quelques secondes de silence avant de l'entendre dire :

- Ça me manque de ne plus travailler avec toi.

J'écarquille les yeux :

-Quoi ?

- Je sais, je sais... Ça n'a aucun sens, on s'engueulait tout le temps, c'était une situation impossible. Je souris à l'euphémisme. Avoir réussi à survivre en travaillant dans le même bureau pendant dix mois sans massacre ou autre homicide à l'agrafeuse me surprend toujours. «*Mais...* continue-t-il en me dévisageant de l'autre côté de la table. Je te voyais tous les jours. C'était prévisible. Cohérent. J'avancais un pion, tu répliquais. Je ne me suis jamais autant amusé au travail. Pour moi, c'était une évidence. »

Je repose mon verre et rencontre ses yeux. Je sens une vague d'affection m'envahir :

- Je comprends... dis-je en

cherchant les mots justes. Je pense que, moi non plus, je n'appréciais pas à sa juste valeur la possibilité de te voir tous les jours. Même si je ne résistais pas à l'envie de t'empoisonner toutes les trente secondes.

- Idem, ricane-t-il. Et, parfois, je me sens coupable de t'avoir autant balancée par la fenêtre dans mes fantasmes. Mais je compte bien t'offrir une compensation.

Il attrape son verre, prend une longue gorgée.

- Ah bon ?

- Oui, j'ai une liste.

L'un de mes sourcils se relève, en une question silencieuse.

- Je vais commencer par retirer cette jupe. Il se penche pour

regarder sous la table : « Il est clair que tu ne portes ces trucs en dentelle que pour me torturer. Mais nous savons tous les deux à quel point j'aime être torturé par toi. »

Je le regarde se redresser, se balancer en arrière sur sa chaise, les mains derrière la tête. Le poids de son attention me donne la chair de poule. N'importe qui d'autre serait intimidé - je me souviens encore de l'époque où je l'étais -, mais maintenant, tout ce que je ressens, c'est de l'adrénaline, une excitation qui bouillonne dans ma poitrine et s'installe, chaude et épaisse, dans mon ventre.

- Et cette chemise, recommence-t-il, les yeux sur ma poitrine. J'aimerais la déchirer, entendre ces

petits boutons se détacher et rebondir sur le sol.

Je croise les jambes en avalant ma salive. Il fait de même, un sourire relève progressivement les coins de sa bouche.

- Et puis peut-être t'allonger sur cette table. Il s'incline, fait mine de tester sa solidité : « Mettre tes jambes sur mes épaules, te lécher jusqu'à ce que tu me *supplies* de te pénétrer. »

Je prends un air neutre, j'essaie de me détourner de son regard. Je ne peux pas. Je m'éclaircis la gorge, ma bouche est sèche.

- Tu pourrais avoir fait ça hier soir, lui dis-je pour le taquiner.

- Non. Hier, nous étions fatigués tous les deux, j'avais juste envie de

te sentir jouir. Ce soir, je veux prendre mon temps, te déshabiller, embrasser chaque centimètre carré de ce corps, te baiser. Te regarder me baiser.

Pourquoi fait-il soudain si chaud ?

- Tu es sûr de toi, n'est-ce pas ?

- Absolument.

- Et qu'est-ce qui te fait croire que je n'ai pas une liste, moi non plus ?

Je me lève, oubliant le dessert, et fais le tour de la table pour m'arrêter en face de lui. Sa queue est déjà dure, une bosse gonfle la braguette de son pantalon. Il suit mon regard et me sourit, les pupilles noires, si larges qu'elles noient l'iris noisette qui les entoure.

J'ai envie de déchirer mes vêtements pour sentir la chaleur de ce regard sur ma peau, de me réveiller au matin, épuisée, le corps douloureux, avec le souvenir de ses mains sur mon corps. Comment peut-il me faire ressentir tout ça d'un simple regard et de quelques allusions coquines ?

Bennett éloigne sa chaise de la table et je m'installe entre ses jambes, je me penche pour repousser ses cheveux - la crinière de l'éternel retour de baise - de son front. Les mèches douces glissent entre mes doigts. Je tire sa tête en arrière, pour plonger mes yeux dans les siens. *Tu m'as tellement manqué, j'ai envie de dire. Reste. Ne pars plus si loin. Je t'aime.*

Les mots se coincent dans ma gorge, en sort à la place un «salut» à moitié étouffé.

Bennett hoche la tête, son sourire s'agrandit à mesure qu'il m'observe: «Salut...» Ses mains chaudes agrippent mes hanches, me rapprochent de lui. Nous éclatons de rire à ce seul mot, je sais qu'il lit en moi comme à livre ouvert, qu'il perçoit chacune de mes pensées aussi clairement que si elles étaient écrites sur mon front. Ce n'est pas que j'aie du mal à dire je t'aime. C'est seulement tellement nouveau. Je ne l'ai jamais dit à personne avant lui. Parfois, je trouve ça un peu effrayant, comme si j'ouvrais ma poitrine pour lui tendre mon cœur. En espérant qu'il en prendra soin. Avant lui, je n'ai jamais eu

confiance en personne.

Sa main remonte pour se poser sur ma poitrine, son pouce en dessine la forme.

- Je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'il y a dessous, murmure-t-il.

J'inspire brièvement, je sens mes tétons durcir sous ma chemise. Il la déboutonne lentement jusqu'à ce que le tissu s'ouvre. Ses yeux se concentrent sur mon soutien-gorge, qui masque à peine ma poitrine. Il tressaille.

- Il est nouveau ?

- Et cher. *Ne le déchire pas.*

Il ne retient pas un sourire goguenard :

- Je n'oserais jamais.

Quel menteur !

- Tu m'as offert une combinaison Aubade à 400 dollars et tu l'as utilisée pour m'attacher à ton lit, Bennett... arrête d'avoir l'air si content de toi !

Il rit, fait tomber la chemise de mes épaules -il prend son temps pour me déballer comme un cadeau. Ses longs doigts passent sous la taille de ma jupe et le bruit léger de la fermeture Éclair résonne dans la pièce. Il fait tout exactement comme il l'a promis, la laine glisse de mes hanches, le long de mes jambes. Elle tombe sur le sol. Je ne porte plus qu'un soutien-gorge en dentelle et une culotte plutôt légère.

La climatisation s'allume et un vrombissement sourd envahit

l'appartement l'air froid court le long de ma peau nue. Bennett fait passer mes jambes de chaque côté de ses hanches. Le tissu épais de son pantalon frotte contre mes cuisses nues et mes fesses pratiquement nues également. Je devrais me sentir vulnérable - moi, presque nue, lui totalement habillé -, mais je savoure l'instant. Cela ressemble tellement à notre première nuit tous les deux chez moi, après ma soutenance, quand nous nous étions avoué que nous ne pouvions plus vivre l'un sans l'autre. Il m'avait laissée l'attacher pour que j'aie le courage d'écouter à quel point je lui avais fait du mal.

C'est alors que je réalise qu'il y a pensé en me faisant prendre cette position. Il doit se souvenir de la

même nuit. Dans ses yeux brillent un tel désir, une telle adoration, que je ne peux m'empêcher d'éprouver un sentiment de toute-puissance, comme s'il n'y avait rien que cet homme ne ferait pour moi.

Son regard descend sur mon corps, il s'arrête à sa queue tendue entre mes jambes. - Il y a quelque chose qui cloche ici...

Je complète :

- Tu n'es pas en moi.

Ses yeux se ferment.

- Putain, Chloé.

Et il m'embrasse, les mains dans mon cou. Il m'attire à lui, ses lèvres sont douces et chaudes, sa langue a le goût du vin que nous venons de boire en dînant. Il gémit dans ma bouche quand je roule mes hanches

en l'enjoignant de continuer, plus fort. Plus vite.

Nous oublions la signification du mot «lent». Il ouvre mon soutien-gorge, le fait glisser le long de mes bras. Le tissu de sa chemise effleure nies seins, je rejette la tête en arrière quand il s'agite contre moi, sa queue dans l'angle le plus parfait.

Je m'applique à ouvrir les boutons de sa chemise, je le veux nu, sur moi, derrière moi - partout. Je veux le goûter, le griffer, lui laisser des marques sur la peau et les caresser, les embrasser, les mordre. Je veux l'allonger sur la table et le baiser jusqu'à ce qu'il oublie l'éventualité de quitter cette pièce.

Quelque part dans son appartement, un téléphone sonne.

Nous nous immobilisons en entendant ce bruit qui vient de nulle part. Ni l'un ni l'autre ne disons mot, nous attendons en espérant qu'il s'agit d'une erreur et que son téléphone se taira définitivement. Mais la sonnerie - que je connais trop bien - reprend. Travail. La sonnerie d'urgence. Pas l'urgence ordinaire -la sonnerie de l'urgence-*urgente*. Bennett jure, il appuie son front contre ma poitrine. Mon cœur bat la chamade et mes respirations sont trop rapides, trop fortes.

- Putain, je suis désolé, dit-il alors que la sonnerie retentit encore. Je dois...

- Je sais.

J'utilise le dossier de la chaise

pour me relever, mes jambes tremblent.

Bennett frotte son visage dans ses mains avant de se lever et de traverser la pièce pour chercher son téléphone dans la poche de sa veste oubliée sur le dos du canapé.

- Ouais, dit-il en décrochant.

Je me penche pour récupérer ma chemise, je la passe sur mes épaules. Je trouve ma jupe et l'enfile. J'emporte les plats dans la cuisine pendant qu'il parle, pour lui offrir un peu d'intimité. Je suis de plus en plus angoissée, le ton continue de monter.

- Qu'est-ce que ça veut dire, ils ne le retrouvent pas ? crie-t-il. Je m'appuie contre le mur du couloir et l'observe en train de faire les cent

pas devant les fenêtres : « C'est pour demain et quelqu'un a *mal rangé* le putain de *dossier le plus important* ? Personne ne peut s'en charger ? » Une pause suit, je sens la pression sanguine de Bennett augmenter: « *Tu te fous de ma gueule ?* » Une autre pause. Bennett ferme les yeux et inspire profondément : « Bien. Je serai là dans vingt minutes. »

Il raccroche et m'évite des yeux pendant quelques instants.

- Ce n'est pas grave, dis-je.

- Si, c'est grave.

Il a raison. C'est grave. Ça craint.

- Personne ne peut s'en charger ?

- Qui ? Je ne peux pas laisser quelque chose d'aussi important

entre les mains de ces connards incompétents. Le compte Timbk2 est présenté demain et l'équipe marketing ne retrouve pas le dossier avec les évaluations financières. Il s'arrête, secoue la tête, tend la main vers sa veste : « Mon Dieu, on a vraiment besoin de quelqu'un à New York qui sache ce qu'il fait. Merde. Je suis désolé, Chloé. »

Bennett sait à quel point nous avons besoin des deux. Mais il a aussi des responsabilités. Je le sais mieux que personne.

- Vas-y, fais-je en me rapprochant de lui. Va vite sauver la journée de demain, je serai là quand tu auras fini. Je lui tends ses clés et me

hausse sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

- Dans mon lit ?

J'acquiesce.

- Porte ma chemise.

- Seulement ta chemise.

- Je t'aime.

Je souris.

- Je sais. Maintenant, va sauver le monde.

Chapitre 3

Ils se foutent vraiment de la gueule du monde.

J'enclenche la clé dans le système d'auto-allumage et je fais vrombir le moteur, suffisamment fort pour que la flèche des kilomètres/heures monte jusqu'à la zone rouge. J'ai envie de faire chauffer le moteur et

de dévaler la rue en laissant des traces de pneus sur la route, comme autant de traces de ma frustration.

Je suis fatigué. *Putain*, je suis fatigué et je déteste l'idée de devoir rattraper les erreurs des autres au boulot. J'ai travaillé douze, quinze, même parfois dix-huit heures par jour depuis des mois, et le premier soir où j'arrive enfin à dégager du temps pour être à la maison avec Chloé, on m'appelle.

Je m'interromps : les mots semblent rebondir à l'intérieur de mon crâne. À la maison. Chez moi.

Que nous soyons chez moi, chez elle, en soirée avec des amis ou dans ce petit trou à rats de restaurant chinois qu'elle aime tant,

j'ai toujours l'impression d'être à la maison. Le plus étrange est que cette maison qui m'a coûté une fortune ne m'avait jamais donné cette impression avant qu'elle n'y vienne et y passe du temps.

A-t-elle la même sensation que moi ? Se sent-elle chez elle seulement quand je suis à ses côtés ?

Nous n'avons même pas eu le temps de décider où nous allions vivre à New York. Nous avons trouvé où seraient installés les nouveaux locaux de RMG, dessiné une carte de l'étage en choisissant l'emplacement des différents bureaux, nous avons esquissé les plans pour la rénovation et engagé

un designer... mais Chloé et moi n'avons toujours pas d'appartement.

Ce qui est le signe le plus évident que les vieilles habitudes perdurent, parce que ma relation avec elle a complètement altéré celle que j'entretiens avec mon travail. Il y a un an seulement, je ne m'intéressais qu'à une seule chose: ma carrière. Maintenant, ce qui compte le plus, c'est Chloé. Chaque fois que ma carrière s'interpose entre elle et moi, j'ai l'impression de me consumer de l'intérieur. Je ne sais même pas précisément quand cette situation s'est mise en place, le changement s'est probablement produit bien avant que je sois capable de l'admettre. Peut-être le soir où Joël est venu dîner chez mes parents. Ou peut-être le lendemain,

quand je suis tombé à genoux devant elle pour m'excuser de la seule manière que je connaissais. Sûrement avant ça, la première nuit où je l'ai embrassée fougueusement dans la salle de conférence, dans un des moments où j'ai été le plus sombre, le plus faible. Je remercie le bon Dieu de m'avoir laissé agir comme un tel imbécile. Je ne regrette rien.

Je jette un coup d'oeil à l'horloge du tableau de bord, et la date, éclairée en rouge, me surprend comme un coup de poing. 5 mai. Il y a un an exactement, je regardais Chloé descendre de l'avion de San Diego, les épaules contractées par la douleur et la colère, parce que je lui avais fait porter le chapeau alors qu'elle m'avait couvert avec un

client. Le jour suivant, elle avait démissionné. Elle m'avait quitté. Je cligne des yeux, en essayant de déloger le souvenir de mon esprit. Je me rappelle qu'elle est revenue. Nous avons fait en sorte que cela fonctionne entre nous pendant les onze derniers mois et malgré toute ma frustration à cause de mon planning de travail, je n'ai *jamais* été aussi heureux. Elle est la seule femme que j'aie jamais désirée.

Je repense à ma précédente rupture, avec Sylvie, il y a presque deux ans maintenant. Notre relation ressemblait à un escalator: un pas sur la première marche et une montée sans effort sur une trajectoire prédéfinie. Nous avons commencé par être amis avant de

devenir physiquement intimes. C'était parfait pour moi: de la camaraderie et du sexe, elle n'a jamais demandé plus que ce que j'étais prêt à offrir. Quand nous avons rompu, elle m'a avoué qu'elle savait à quoi s'attendre : une relation provisoire, du sexe et une intimité relative avaient suffi. Jusqu'à un certain point.

Après l'avoir enlacée longuement et l'avoir embrassée une dernière fois, je l'ai laissée partir.

Je suis allé dîner tranquillement dans mon restaurant préféré, tout seul, et je me suis couché tôt. J'ai dormi toute la nuit sans me réveiller. Pas de drame ni de cœur brisé. C'était terminé, je tournais le dos à mon passé, prêt à avancer

pour de bon. Trois mois plus tard, j'étais de retour à Chicago.

Comparer cette rupture à ma réaction quand j'ai perdu Chloé est presque comique. J'étais devenu un clochard dégoûtant, qui ne mangeait plus, ne se lavait plus, ne survivait que grâce au scotch et à un apitoiement sur soi-même. Je me souviens de m'être accroché aux minuscules détails que Sara partageait avec moi à propos de Chloé - comment elle allait, à quoi elle ressemblait - en essayant de déterminer à partir de ces fragments si je lui manquais, si elle pouvait être aussi malheureuse que moi.

Le jour du retour de Chloé chez RMG a correspondu, fruit d'une

coïncidence, au dernier jour de Sara dans l'entreprise. Même si on s'était réconciliés, Chloé avait insisté pour que nous dormions chacun de notre côté, histoire de se reposer. Après une matinée chaotique, je suis entré dans la salle de pause où j'ai trouvé Chloé en train de grignoter un petit sachet d'amandes en lisant des rapports marketing. Sara faisait réchauffer des restes de la veille au micro-ondes. Elle avait refusé notre proposition de lui offrir un beau déjeuner d'adieu. J'étais venu me servir une tasse de café. Nous nous tenions tous les trois en silence dans la pièce pendant un instant qui a duré une éternité.

Avant que je me décide à briser le malaise.

- Sara, dis-je, et ma voix me semble trop forte dans la pièce silencieuse. Ses yeux se tournent vers moi, grands et clairs: «Merci d'être venue me parler après le départ de Chloé. Merci de m'avoir donné autant de nouvelles que tu pouvais. Pour cela, entre autres raisons, je suis désolé de te voir partir. »

Elle hausse les épaules, lisse sa mèche sur le côté et me sourit vaguement.

- Je suis contente de vous voir à nouveau ensemble. C'était beaucoup trop calme par ici. Par calme, je veux dire ennuyeux. Et

par ennuyeux, je veux dire personne en train de crier ou de s'insulter, de se traiter d'insupportable mégère ou de connard arrogant !

Elle tousse en avalant une trop grande gorgée de sa boisson, c'en est presque comique. Chloé maugrée:

- Ça risque de continuer, je te rassure. Elle enfourne une amande dans sa bouche: «Il n'est peut-être plus mon patron, mais il est définitivement du genre à crier. »

Je me mets à rire, mes yeux sont attirés par ses fesses quand elle se penche pour attraper une bouteille d'eau en bas du frigo.

- Dans tous les cas, dis-je en me tournant vers Sara, je te remercie de m'avoir donné des nouvelles de Chloé. Sans toi, j'aurais probablement perdu la tête.

Les yeux de Sara s'adoucissent, elle tressaille. Je sens qu'elle est un peu mal à l'aise parce que j'exprime mes émotions, ce à quoi personne n'est habitué.

- Comme je l'ai dit, je suis contente que ça ait marché. Ça vaut le coup de se battre pour ce genre de choses. Elle lève le menton, sourit une dernière fois à Chloé avant de quitter la pièce.

Ce vertige de bonheur que je

ressens depuis le retour de Chloé m'aide à ignorer les murmures qui nous précèdent dans les couloirs de Ryan Media Group. J'ai mon bureau et elle a le sien, maintenant. Nous sommes tous les deux déterminés à nous prouver à nous-mêmes et au reste du monde que nous pouvons réussir sur tous les plans.

Nous avons réussi à passer une heure l'un sans l'autre...

- *Tu me manques, murmure-t-elle en se glissant dans mon bureau et en refermant la porte derrière elle. Tu penses que je pourrais me réinstaller ici ?*

- *Non. Même si l'idée me plaît, ce serait vraiment inapproprié vu la situation.*

- C'était une blague...

Elle roule des yeux, s'immobilise, regarde autour d'elle. Je vois nos souvenirs repasser dans ses yeux: quand elle a écarté les jambes pour moi à l'autre bout de la pièce, quand elle m'a laissé la faire jouir avec mes doigts pour la distraire de ses inquiétudes. Je repense à toutes les fois où nous nous sommes assis ensemble autour de cette table, sans dire ce que nous aurions pu dire tellement plus tôt.

- Je t'aime. Ça fait un moment...

Elle cligne des yeux et se rapproche, elle monte sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Puis

elle m'attire dans les toilettes et me supplie de lui faire l'amour contre le mur - à midi, un lundi.

J'entre dans le parking souterrain du bureau et me gare à ma place habituelle en me rappelant les mots de Sara. Je sors de la voiture et je fixe le mur de béton devant moi. Ça vaut le coup de se battre pour ce genre de choses. Sara me donne ce conseil et retrouve chez elle le plus déplorable des hommes à femmes de Chicago. Elle s'est occupée de moi quand elle savait que j'étais brisé et perdu sans Chloé. Mais, de mon côté, je laisse Sara entretenir une relation avec un homme dont je sais qu'il la trompe, tout ça parce que je ne juge pas qu'intervenir soit de mon ressort. Où en serais-je si

Sara n'était pas sortie de sa réserve ?

J'y réfléchis en avançant jusqu'au couloir principal. Le vigile de nuit me fait un signe de la main avant de se replonger dans son journal. Je me dirige vers l'ascenseur. L'immeuble est tellement silencieux que je distingue chaque craquement, chaque cliquètement de la machine. Les poulies de l'ascenseur vibrent le long des câbles, la cabine s'arrête au dix-huitième étage avec un bruit sourd.

Je sais qu'il n'y a plus personne ici. L'équipe cherche désespérément la version la plus récente du fichier. Dans leur panique, ils sont probablement en train de fouiller les documents privés de leurs

ordinateurs portables. Je doute que quiconque ait eu l'idée de venir jusqu'ici pour parcourir les dossiers du serveur principal.

Finalement, j'ai dû laisser Chloé pour exactement vingt-trois minutes de travail, ce qui garantit que je serai d'humeur massacrant demain. Je déteste faire le travail des autres. L'intitulé du contrat ne correspond pas à son contenu et - exactement comme je l'avais supposé -, il a été placé dans le mauvais dossier. En réalité, une version papier m'attendait sur mon bureau, où quelqu'un de vraiment compétent aurait pu la trouver et m'éviter un déplacement inutile. Je transmets le fichier à l'un des managers exécutifs en marketing et fais quelques copies du document,

en surlignant le titre sur la première page. J'en place soigneusement une sur le bureau de chaque personne travaillant sur le dossier, avant de quitter finalement l'entreprise. C'est, je l'avoue, plutôt cruel de ma part. Mais c'est ce qu'ils méritent après m'avoir arraché à Chloé.

Je sais que ces petits désagréments m'exaspèrent sûrement un peu trop, mais c'est ce genre de détail qui définit une équipe. C'est exactement la raison pour laquelle j'ai besoin de quelqu'un de confiance pour New York. Je peste en remontant dans ma voiture et en allumant le moteur - une chose de plus, qui s'ajoute à celles dont je dois m'occuper le mois prochain.

Vu mon humeur, je ne suis pas en état de retrouver Chloé tout de suite. Je vais être revêche et irritable... et pas vraiment de la manière la plus agréable.

Mon Dieu, je voudrais juste *être avec elle*. Pourquoi est-ce si difficile, putain ? Je dispose de si peu de temps pour elle que je n'ai pas envie de le gâcher parce que je suis stressé par le travail, la recherche d'appartement et la nécessité de trouver une personne capable de faire son travail sans baby-sitter. Nous nous plaignons de ne pas nous voir assez, de travailler trop dur, pourquoi ne pouvons-nous régler ce problème ? Partir loin ? Chloé pense que le timing est mauvais, mais il ne sera jamais bon.

Personne ne va nous offrir quinze jours de liberté sur un plateau. D'ailleurs, nous n'avons jamais été du genre à attendre que les choses arrivent sur un plateau.

*N'en faire qu'à notre tête, putain.
Arranger ça.*

«Prends les choses en main, Ben.» Ma voix résonne dans l'habitacle silencieux de la voiture. Après un bref regard sur l'horloge pour m'assurer qu'il n'est pas trop tard, j'attrape mon téléphone, je fais défiler mon répertoire avant d'appuyer sur «composer». Je manœuvre pour sortir de ma place de parking et débouche sur l'Avenue Michigan.

Après six sonneries, la voix de Max tonne dans les haut-parleurs

de la voiture.

- Hey, Ben !

Je souris, j'accélère pour m'éloigner du bureau et me diriger vers l'endroit qui m'est le plus familier sur Terre.

- Max, comment vas-tu ?

- Très bien, mec. Très très bien. Alors, à ce qu'il paraît, tu débarques bientôt à New York ?

J'acquiesce :

- On arrive dans un mois. On s'installe entre la 5^e Avenue et la 50^e.

- C'est tout proche de chez moi. Parfait. On boit un verre quand tu arrives en ville...

- Avec plaisir ! J'hésite à continuer, tout en sachant que Max

doit se demander pourquoi je l'appelle à 23 h 30 un mardi: «Écoute, Max, j'ai une petite faveur à te demander.»

- Dis-moi tout.

- J'aimerais emmener ma copine en voyage et...

- *Copine ?*

Son rire remplit la voiture. Je pouffe, moi aussi. Je suis à peu près sûr de n'avoir jamais présenté personne à Max de cette façon.

- Chloé, oui. Nous travaillons tous les deux chez RMG, on surfe ces derniers temps sur le succès de la campagne Papadakis. C'est plutôt calme en ce moment et j'espère nous dégager un peu de temps libre avant le déménagement... J'hésite encore, les mots se bousculent dans

ma gorge: «Est-ce que ce serait fou d'engager quelqu'un pour faire les cartons, nous trouver un appartement à New York et juste... *partir* quelques semaines ?»

- Ça ne semble pas déraisonnable, Ben. C'est une solution comme une autre.

- C'est aussi ce que je pense. C'est un coup de tête, mais je pensais emmener Chloé en France. Je me demandais si tu avais toujours ta villa à Marseille et, dans ce cas, si je pouvais te la louer pour quelques semaines.

Max rit discrètement:

- Bien sûr que je l'ai toujours. Mais hors de question de te la louer - je te la prête. Je t'envoie tout de suite l'adresse. Je demanderai à

Inès d'y passer et de tout nettoyer pour toi. La maison est vide depuis les vacances d'hiver. Il s'arrête: «Quand pensais-tu partir ?»

L'étau qui se resserrait dans ma poitrine lâche prise à mesure que le plan s'ébauche dans ma tête.

- Ce week-end ?

- Putain, ouais, je m'en occupe. Envoie-moi le jour et l'heure de ton arrivée dès que tu les as. Je l'appelle demain matin pour lui demander de te donner les clés.

- C'est fantastique ! Merci, Max. Je te revaudrai ça !

Je m'imagine son sourire rusé quand il dit, à l'autre bout du fil:

- Je m'en souviendrai.



Pour la première fois depuis une éternité, je me sens détendu. Je mets de la musique et je m'imagine monter dans l'avion avec Chloé, avec pour seule perspective de prendre le soleil, de passer de longues matinées nus au lit, en profitant de la nourriture et du vin les plus exquis du monde.

Il me reste une dernière chose à régler. Je sais qu'il est tard pour aller chez mes parents, mais je n'ai pas le choix. Les plans qui tournent dans ma tête me donnent le vertige, je ne peux pas retourner me

coucher avant que chaque détail soit réglé.

Pendant les vingt minutes que dure le trajet jusque chez eux, j'appelle et je laisse un message à mon agent de voyage. Je laisse un message sur la boîte vocale professionnelle d'Henry pour lui dire que je pars pour trois semaines. J'essaie de ne pas imaginer sa réaction. Nous avons des locaux pour la filiale, tout est réglé dans la boîte et nous pouvons laisser à quelqu'un le soin de tout emballer pour nous. Je laisse un message à chacun des managers seniors pour leur faire part du plan et de chacune des tâches qu'ils devront gérer durant mon absence. Enfin, j'ouvre les vitres et je laisse l'air frais de la nuit me fouetter le

visage, emportant toutes mes angoisses avec lui.



En me garant devant la maison de mes parents, je ris en repensant à la première fois où Chloé et moi sommes venus tous les deux ici en couple.

C'était trois jours après sa présentation devant le fameux jury. Deux de ces journées s'étaient passées chez moi, dans mon lit que nous avions à peine quitté. Mais les appels constants et les messages de ma famille qui nous demandaient de passer les voir, de leur amener

Chloé pour qu'ils profitent d'elle, nous avaient persuadés d'aller dîner chez mes parents. Elle avait manqué à tout le monde.

On discute sur la route, on rit et on se taquine. Nos doigts sont entrelacés. La tête ailleurs, elle dessine avec l'index de son autre main de petits cercles sur mon poignet, comme si elle avait besoin de se rassurer, de vérifier que tout cela est bien réel, que je suis réel, que nous sommes réels. Nous n'avons toujours pas affronté le monde extérieur, à part avec ses copines pendant la soirée qui a suivi sa présentation. La transition sera sûrement un peu bizarre. Mais

je ne m'attends pas à voir Chloé stressée par ce genre de choses. C'est une fonceuse, elle a toujours affronté les défis avec une intrépidité qui fait tout son caractère.

Quand je tends la main pour ouvrir la porte d'entrée, sous le porche, je réalise soudain que la sienne tremble.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je lâche sa main et me tourne pour la regarder. Elle hausse les épaules.

- Rien, tout va bien.

- Pas très convaincant.

Elle me lance un regard ennuyé.

- Tout va bien. Ouvre la porte.

- Oh bordel ! fais-je, abasourdi.

Chloé Mills est nerveuse.

À ce moment-là, elle me décoche un regard mauvais:

- Tu as remarqué ? Mon Dieu, tu es brillant ! On devrait faire de toi un directeur général et te donner un grand et beau bureau.

Elle tend la main pour ouvrir la porte elle-même. Je l'arrête, je tourne le verrou. Je ne peux retenir un léger sourire.

- Chloé ?

- C'est juste que je ne les ai plus

vus depuis... tu sais. Et qu'ils t'ont vu quand tu étais... Elle fait un geste vague autour de moi, j'imagine qu'il signifie «Bennett était un désastre après sa séparation avec Chloé». Écoute... n'en faisons pas tout un plat. Tout va bien.

- J'apprécie les rares occasions où je suis face à une Chloé nerveuse. Donne-moi une minute, laisse-moi savourer ça.

- Ta gueule !

- Ta gueule ? Je fais un pas devant elle, jusqu'à ce que son corps soit collé contre le mien: «Seriez-vous en train d'essayer de me

séduire, Mademoiselle Mills ?»

Elle rit, ses épaules se détendent enfin:

- Je n'ai pas envie que ce soit...

La porte d'entrée s'ouvre en grand, Henry sort sur le seuil et fait un énorme câlin à Chloé en s'écriant: «La voilà !» Chloé me jette un coup d'oeil par-dessus l'épaule de mon frère et rit.

- ... bizarre, finit-elle en l'entourant de ses bras.

Mes parents se trouvent dans l'entrée, ils sourient de toutes leurs dents, comme je l'ai rarement vu. Les yeux de ma mère brillent étrangement.

- Ça fait beaucoup trop longtemps, petite, murmure Henry en relâchant ma copine et en me regardant.

Je ronchonne en réalisant que cette soirée pourrait très facilement tourner au pugilat: un récapitulatif géant de tout ce que Chloé a subi à cause de moi, de mon attitude insupportable au bureau. Bref, l'histoire revisitée en faveur d'une Chloé blanche comme neige.

C'est une bonne chose qu'elle porte cette petite robe noire qui la met tellement en valeur. Je vais avoir besoin d'une distraction.

J'avais appelé mon père le matin

de la présentation de Chloé pour lui dire que je comptais y aller et la convaincre de présenter les slides du dossier Papadakis. Je lui avais également confié que j'allais lui demander de me donner une seconde chance. Comme d'habitude, mon père m'avait assuré de son soutien, il m'avait dit qu'il était fier de me voir me battre pour ce que je désirais, quel que fût le résultat.

Ce-que-je-désire entre maintenant dans la maison et enlace ma mère, mon père, avant de lever les yeux vers moi.

- Je ne sais pas pourquoi je m'inquiétais, murmure-t-elle.

- Inquiétais ? demande maman, étonnée.

- Je suis partie si abruptement. Je m'en suis voulu parce que je ne vous ai pas vus pendant des mois...

- Non, non, non, non. Tu devais te remettre de cette histoire avec Bennett, l'interrompt Henry, ignorant mon soupir irrité. Crois-moi, nous le comprenons tout à fait.

- Ça va... je ronchonne en l'attirant vers moi. Pas besoin d'en faire tout un plat !

- Je le savais, chuchote maman en posant les mains sur les joues de Chloé. Je le savais.

- Quoi encore, maman ? Je me rapproche, je lui fais un câlin avant de lui lancer un regard furieux: « Tu "le savais" avant d'arranger sa rencontre avec Joël ? »

- Allez, accouche, crache-la, ta Valda ! propose Henry.

- Ce n'est absolument pas la phrase que j'aurais utilisée, Henry Ryan. Ma mère lui assène un regard bien à elle et prend Chloé par l'épaule pour l'attirer dans le couloir. Elle tourne la tête pour me dire un mot:

« Je pensais que si tu n'arrivais pas à voir ce qui était juste devant tes yeux, peut-être qu'un autre

homme méritait une chance. »

- Pauvre Joël, il n'a jamais eu la moindre chance, murmure mon père, en nous surprenant tous, lui le premier: «Il fallait bien que quelqu'un le dise !»

Je sors de la voiture en souriant au souvenir du reste de la soirée: les dix minutes que nous avons passées à échanger des récits hystériques sur nos expériences d'empoisonnement alimentaire aux moments les moins opportuns, l'incroyable crème brûlée que ma mère avait servie en dessert et, plus tard, notre retour chaotique chez moi. Nous avons fini dans un enchevêtrement de membres transpirants sur le tapis du salon.

Je tourne le verrou de la porte d'entrée de mes parents, je sais que mon père ne sera pas couché, j'espère ne pas réveiller ma mère. Le verrou craque, j'ouvre la porte avec la précaution habituelle, en la soulevant légèrement à l'endroit où le bois frotte contre le seuil.

À ma grande surprise, maman m'accueille dans l'entrée. Elle porte sa vieille robe de chambre violette et elle a deux tasses de thé à la main.

- Je ne sais pas pourquoi... souffle-t-elle en me tendant une tasse. Mais j'étais sûre que tu allais passer par ici ce soir.

- Intuition maternelle ? je demande en prenant la tasse et en me penchant pour l'embrasser sur

la joue. Je prends mon temps, en espérant que je pourrai contrôler mes émotions ce soir.

- Quelque chose comme ça. Les larmes aux yeux, elle se retourne avant que je puisse faire un commentaire: «Viens, je sais pourquoi tu es ici. Je l'ai compris tout à l'heure dans la cuisine.»

Chapitre 4

- Et tu es sûr que tu obtiendras les signatures à temps ? je demande à mon assistante qui vient de regarder sa montre et de noter quelque chose dans son carnet.

- Oui. Aaron va arriver d'une minute à l'autre. On devrait les

avoir à l'heure du déjeuner.

- Bien, dis-je en lui tendant les dossiers. Nous les reverrons une dernière fois avant la réunion et si tout va b...

La porte de mon bureau s'ouvre, Bennett entre, l'air très déterminé. Mon assistante laisse échapper un petit couinement terrifié, je lui fais signe de nous laisser. Elle sprinte presque vers la sortie.

Les longues jambes de Bennett le propulsent en moins de deux devant moi. Il lance sur mon bureau deux enveloppes immaculées qui atterrissent sur une pile de rapports marketing.

J'y jette un coup d'oeil avant de m'intéresser à son visage.

- J'ai une telle impression de déjà-

vu... Mais, cette fois, qui de nous deux va claquer la porte le premier et se ruer vers la cage d'escalier ?

Il lève les yeux au ciel.

- Ouvre-les et tais-toi.

- Au fait, bonjour, M. Ryan !

- Chloé, ne me les brise pas.

- Tu préférerais que je te les lèche, c'est ça ?

Ses yeux s'adoucissent, il se penche au-dessus de mon bureau pour m'embrasser. Il est rentré tard hier soir, bien après que je m'étais endormie. Je me suis réveillée ce matin, son corps chaud et nu contre le mien. Je mérite une médaille pour avoir réussi à m'extraire du lit.

- Bonjour, Mademoiselle Mills, souffle-t-il. Maintenant, ouvre ces

putains d'enveloppes.

- Si tu insistes... Mais je t'aurai prévenu. Les enveloppes balancées sur les bureaux, ça ne s'est jamais bien terminé pour nous deux. Enfin, pour moi. Peut-être pourrait-on rectifier...

- *Chloé...*

- OK, OK. J'ouvre la première qui porte mon nom et j'en sors une feuille de papier. Je lis : « ORD/MRS. Chicago/France. » Je relève les yeux : « Ils m'envoient quelque part ? »

Bennett rayonne et, franchement, il est si beau que je suis bien contente d'être assise.

- En France, à Marseille pour être exact. Le deuxième billet identique est derrière le premier.

Des billets d'avion, une enveloppe pour chacun. Départ prévu pour vendredi. Nous sommes mercredi.

- Je... je ne comprends pas... Nous allons en France ? Ce n'est pas à cause d'hier soir, si ? Nous avons des responsabilités, Bennett. Ce genre de choses, ça arrive. Je te promets que je n'étais pas en colère.

Il contourne la table et s'agenouille devant moi.

- Non, ce n'est pas à cause d'hier soir. C'est à cause de tous ces nombreux autres soirs. C'est parce que j'ai envie de donner la priorité à ce qui est important. Et ça, dit-il en faisant un signe entre nous, c'est ce qui est important. On se voit à peine, Chloé, et ça ne va pas changer après le déménagement. Je

t'aime. Tu *me manques*.

- Toi aussi. Mais... ahhh, je suis tellement surprise ! La France c'est... vraiment loin, il reste tant à faire et...

- Pas seulement la France. Une maison privée - une *villa*. Elle appartient à un ami, Max, que j'ai rencontré en faisant mes études. Elle est belle, immense et *vide*. Avec un lit géant, *plusieurs* lits géants. Une piscine. Nous pourrions cuisiner et nous promener nus, nous ne serons même pas obligés de répondre au téléphone si on n'en a pas envie. Allez, Chlo...

- J'aime ta manière d'insister sur la partie «se promener nus». Tu connais mes faiblesses.

Il se rapproche, il sait que mes défenses sont en train de tomber.

- Je me flatte toujours de connaître mes adversaires, Mademoiselle Mills. Qu'en dis-tu ? Tu viens avec moi ? S'il te plaît !

- Mon Dieu Bennett ! Il est dix heures du matin et tu sors le grand jeu !

- J'ai beaucoup hésité entre t'en parler avant ou te porter sur mon épaule jusqu'à l'aéroport. J'ai pensé que ça pourrait avoir l'air suspect à la douane...

Je respire un grand coup en fixant les billets.

- D'accord. On doit partir le 9 et revenir... Attends, il n'y a pas une erreur ?

Il suit mon regard :

- Quoi ?

- Trois semaines ? Je ne peux pas tout laisser en plan et partir en France *trois semaines*, Bennett !

Il se redresse, l'air désorienté.

- Quoi ? J'ai réussi à tout arranger et...

- Tu es sérieux ? D'abord, nous déménageons dans un mois. Un mois ! Et nous n'avons même pas choisi l'appartement ! Pour couronner le tout, le plus gros connard du monde a trompé ma meilleure amie *cette semaine*. Sans oublier ce détail mineur, plus communément appelé mon *job* ! J'ai des réunions et un département entier à engager pour New York !

Son visage se décompose. Ce n'est

pas la réaction qu'il attendait. Le soleil brille derrière lui et quand il tourne la tête, en l'inclinant à peine, la lumière se prend dans ses cils...

Oh... La culpabilité gonfle mon ventre tel un ballon.

- Putain, je suis désolée. Je me penche vers lui pour poser ma tête contre son épaule : « Ce n'est pas ce que je voulais dire... »

Ses bras puissants m'enlacent, il souffle :

- Je sais.

Ne s'avouant pas vaincu, Bennetl me prend la main et m'attire vers la petite table dans un coin de la pièce. Il me fait signe de m'asseoir et s'installe sur la chaise en face de moi.

- Est-il possible de négocier ? demande-t-il, avec son air de défi qui avait disparu depuis qu'il était entré dans le bureau.

Pourquoi pas ?

Il adopte la posture du négociateur, les coudes sur la table et les mains croisées :

- Le déménagement. Admettons que ce soit un gros problème. On a un agent immobilier que j'ai choisi parmi trois concurrents. Il s'agit donc seulement de savoir si tu me fais suffisamment confiance ou si tu veux te pencher toi-même sur le sujet. On peut laisser l'agent immobilier gérer la recherche d'appartement et payer des gens pour faire nos cartons et les transporter... Il lève un sourcil

interrogatif, j'acquiesce pour qu'il continue : « Je sais que Sara compte beaucoup pour toi. Parle-lui, vois où elle en est. Tu as dit toi-même que tu ne savais pas si elle allait le quitter, n'est-ce pas ? »

- Ouais.

- Donc, chaque chose en son temps. Et ton job... je suis tellement fier de toi, Chloé. Je mesure à quel point tu bosses dur, à quel point tu es essentielle à la bonne marche de la société. Mais il n'y aura jamais de moment idéal. Nous serons toujours occupés, il y aura toujours des gens qui auront besoin de nous, il y aura toujours des choses qui nous sembleront urgentes. C'est un bon exercice de déléguer certaines tâches... Je t'aime, mais tu es

vraiment nulle quand il s'agit de déléguer. Notre planning sera encore plus chargé quand nous aurons déménagé. Je ne sais pas quand la chance de partir se présentera à nouveau. Je veux être avec toi. Je veux te parler français et te faire jouir dans un lit en France où personne ne pourra passer nous voir le week-end ou nous appeler pour une urgence au bureau.

- Ça devient très difficile de jouer à l'adulte responsable, là.

- Être responsable, c'est cliché.

Mes lèvres s'entrouvrent, je le dévisage bouche bée. Je m'apprête à lui demander qui est cette personne si décontractée qui se trouve devant moi et s'il a une idée de ce qui est arrivé à mon copain quand on

frappe à la porte. Bennett a l'air ravi. Une stagiaire terrifiée - qui a dû perdre à la courte paille et être missionnée pour rapatrier le *Bastard*- se trouve sur le pas de la porte. Elle entre.

- Hum... Excusez-moi, Mademoiselle Mills, bégaye-t-elle. Ses yeux se concentrent sur moi, évitant à tout prix le regard de celui qu'elle vient chercher : « Ils attendent M. Ryan dans la salle de conférence à midi... »

- Merci, je réponds en me tournant vers Bennett.

Il se lève.

- On en rediscute plus tard ?

J'acquiesce, toujours désarçonnée par son changement d'attitude.

- Merci... dis-je en montrant vaguement les billets.

Mais il sait que cela signifie bien plus que cela.

Il m'embrasse sur le front :

- Plus tard.

~

Voyager... ça n'a jamais vraiment été notre truc, avec Bennett. San Diego a été parfait tant que nous étions bien enfermés dans notre petite bulle. Quand nous avons essayé de rejoindre les vivants, les choses ont tourné au vinaigre. Vraiment.

Nous avons été obligés d'annuler

le voyage prévu pour Thanksgiving l'année dernière, trop de boulot. Même chose en décembre : Bennett était débordé à cause d'un énorme compte de fitness qui devait être lancé juste avant le nouvel an, nous devions également gérer tous les deux le lancement de Papadakis début janvier. J'avais quand même réussi à le convaincre de venir chez moi pour un long week-end pendant les vacances.

Pour rencontrer mon père.

Bennett avait commencé par refuser - il était dans la dernière ligne droite pour son énorme campagne marketing et il devait consacrer du temps à sa propre famille. Il savait pertinemment que sa copine avait passé la plus grande

partie de l'année précédente à raconter à son propre père à quel point son boss était un gros, un très gros connard, juste avant de lui avouer qu'elle couchait avec. Ce voyage était un échec programmé.

Bennett est resté calme pendant pratiquement tout le vol et comme il n'a pas suggéré que nous rejoignons le club du septième ciel une seule fois, je savais que quelque chose ne tournait pas rond.

- Vous vous êtes comporté de manière terriblement correcte, Ryan. Qu'y a-t-il ? je demande après l'atterrissage, alors que nous avançons vers la voiture de location.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Eh bien, tu n'as fait aucun commentaire inapproprié, tu ne m'as pas raconté que tu m'imaginais en train de te chevaucher, te lécher, te toucher, te branler, ni fait l'éloge de ta bite une seule fois depuis trois heures. Je peux presque t'entendre penser et, franchement, je suis inquiète.

Il se penche et me tape les fesses.

- C'est mieux ? Tes seins sont hyper sexy dans ce pull, au fait.

- Dis-moi ce qui ne va pas.

-Je vais rencontrer ton père, réplique-t-il en tirant sur son col.

-Et ?

- Et il sait à quel point j'ai été un enfoiré. Je m'éclaircis la gorge, il me regarde: «A quel point je peux en être un. »

- Peut en être un ?

- Chloé...

- Ça fait partie du charme de Bennett Ryan, celui dont tout le monde parle... dis-je en battant des cils. Depuis quand cherches-tu à te trouver des excuses pour ça ?

Il soupire :

- Depuis que nous allons voir ton père. S'il possède un calendrier, il aura vite fait de deviner qu'on a

commencé à coucher ensemble alors que tu travaillais avec moi.

- Moi aussi, j'ai dû affronter ta famille après tout. Je suis sûre que Mina a raconté à Henry le fameux incident de la salle de bains, et si Henry sait, Elliott sait. Et si Elliott sait... oh mon Dieu, ta mère sait qu'on a baisé dans sa salle de bains préférée... quand Joël était là pour faire ma connaissance !

Il se frappe le front de la main.

- Ouais, mais ma famille en est presque arrivée à se promener avec des T-shirts « équipe Chloé » sous ses vêtements, donc c'est un peu différent.

Quand nous entrons dans l'agence de location, je lui prends la main :

- Écoute, mon père sait qui est sa fille. Il sait que j'ai du caractère...

-Ah !

A mon tour de lui décocher un regard noir.

- Et il sait que je suis du genre à rendre les coups. Donc, tout va bien.

Il prend une grande inspiration et s'incline pour poser son front contre le mien :

- Si tu le dis.

Papa siffle en faisant le tour de la Benz noir brillant garée dans son allée. Ses bottes crissent sur la neige.

- Je me suis toujours dit que les hommes qui choisissaient ce type de voiture avaient tous un point commun : une faiblesse à compenser. Vous n'êtes pas d'accord, Benson ?

- Bennett, corrige-t-il d'un souffle avant de me sourire.

- C'est Noël, papa. Tous les 4x4 avaient déjà été loués.

Les choses ne se sont guère arrangées pendant le dîner.

Assis de l'autre côté de la table, mon père fixe Bennett comme s'il essayait de reconnaître un évadé de prison dont la photo aurait été diffusée à la télé.

- Bennett, hein ? dit-il, en le regardant d'un œil sceptique entre deux gorgées de vin. Quel drôle de prénom !

Je soupire :

-Papa...

- Ma mère était fan de Jane Austen, Monsieur. Le deuxième prénom de mon frère est Willoughby, donc je me trouve

assez bien nanti.

Papa ne sourit même pas au bon mot de Bennett.

- Tirer son prénom d'un roman sentimental... J'imagine que ça explique pas mal de choses.

- Votre prénom, Frederick... réplique Bennett avec un petit sourire, c'est un joli prénom si vous me permettez. Frederick Wentworth est aussi le personnage principal dur à la tâche, self-made-man, de Persuasion. Ma mère m'a fait lire tous les romans de Jane Austen quand j'étais au lycée. J'écoute généralement ce que ma mère me dit. Il prend une bouchée,

mâche et avale avant de finir: «Ce qui comprend également sortir avec votre fille. »

- Hum. Eh bien, fais attention avec elle, dit papa en lorgnant Bennett d'un air mauvais. Le petit copain d'un ami dentiste est dans la mafia, il ne te manquerait pas.

- Papa !

Il me dévisage, la mine ingénue, les yeux écarquillés:

- Quoi ?

- Le copain de Mark n'est pas dans la mafia.

- Bien sûr que si. Il est italien.

- Ça ne veut rien dire !

- Crois-moi, je l'ai rencontré. Sa voiture est noire, avec des vitres teintées. Mark l'a appelé Fat Don à la fête du cabinet.

- Son prénom est Glen, papa, et il étudie pour être fournisseur de matériel dentaire. Il n'est pas dans la mafia.

-Je ne sais pas pourquoi tu veux toujours avoir raison, Chloé. Dieu seul sait d'où tu tires ce trait de caractère...

A ce moment-là, Bennett éclate de rire si fort qu'il doit trouver une excuse pour sortir de table.

Plus tard, Bennett a fait la conquête de papa en le laissant le

battre au Monopoly - qui aurait cru que Bennett Ryan puisse perdre à un jeu qui implique une banque, je me le demande... Un peu après que tout le monde était allé se coucher, il s'est faufilé de la chambre d'amis jusqu'à ma chambre et est monté sur le lit.

- On va se faire prendre à cause de toi, dis-je en lui grimpant dessus.

- Pas si tu ne fais pas de bruit.

- Hum, je ne sais pas. Tu ne peux pas savoir combien de fois mon père m'a prise en flagrant délit quand je tentais de faire le mur au lycée. Je ne faisais pas du tout de

bruit.

- On peut éviter de parler de ton père là, tout de suite ? Ça détourne mon attention de l'idée si excitante de te baiser dans ton lit d'adolescente. Et, bon Dieu, Chloé, on considère vraiment ça comme des sous-vêtements ? chuchote-t-il en passant les mains sous les petits nœuds qui font tenir ma culotte. Il tire. Fort.

- Oh mon Dieu ! Elle est nouvelle et...

- Tu l'adores, finit-il en souriant. Je ne fais que respecter la tradition.

Je voulais répliquer quelque chose mais 1) il a raison et 2) je suis

distracte parce que Bennett glisse le tissu déchiré sur le côté et enfonce un doigt en moi. Il attrape ma hanche de son autre main, en m'encourageant à bouger sur lui.

- Comme ça, murmure-t-il, les lèvres ouvertes, les yeux fixés sur mon entrejambe. Putain... mais retire ton t-shirt.

Oubliant ma culotte déchirée, je fais passer mon t-shirt au-dessus de ma tête. Il tombe par terre derrière nous. Bennett me pénètre d'un deuxième doigt. Je commence à m'agiter, le cadre du lit craque légèrement sous notre poids.

Bennett s'assoit, souffle «Chhhh»

contre ma bouche: «Attends une minute. »

Je me décale sur mes genoux et le regarde ouvrir ses boutons de pyjama.

- On va vraiment faire ça ? je chuchote. Le lit est trop petit, la chambre trop chaude, trop calme - mon père dort à deux portes de là. C'est stupide, absolument indécent, mais je n'ai jamais rien désiré aussi fort.

J'allume la petite lampe pour mieux le voir. Ses lèvres sont gonflées, ses cheveux emmêlés, son sourire est totalement ridicule quand il dit:

*-Je t'aime, putain, petite coquine.
Tu veux que je te regarde ?*

- Ouais.

- Caresse-toi...

*Je le fais, trop lentement pour
jouir tout de suite, mais à la vitesse
idéale pour que ses yeux
s'élargissent comme des soucoupes
volantes. Il s'approche pour
m'embrasser. Il marmonne quelque
chose, sa langue bouge, paresseuse,
contre la mienne. Il n'émet que de
petits bruits, ses mains sont
partout, sa queue glisse légèrement
sur mon clitoris avant de s'enfoncer
lentement en moi.*

Je suis dans le brouillard, avec la

sensation d'être si pleine, sa respiration chaude, sa peau encore plus chaude contre moi. Bennett suce mes seins, ses dents les effleurent quand je monte sur lui. Je suis tellement absorbée par les sensations qu'il me procure que je n'entends pas le petit couinement familier des gonds de la porte.

- Bordel de bon Dieu de merde ! crie mon père et, soudain, ce sont des bras, des jambes et des couvertures qui remuent dans tous les sens. J'entends mon père s'éloigner en courant dans le couloir, en bougonnant quelque chose à propos de sa petite fille, du

sexe dans cette maison et des signes avant-coureurs d'une attaque cardiaque.

Disons que Bennett et moi n'avons jamais été aussi soulagés qu'au moment où nous avons appris qu'un joueur de football de l'équipe du North Dakota State Bison avait besoin de se faire soigner une dent en urgence le lendemain matin. Son coach, un vieil ami de mon père, insistait pour que lui seul s'en occupe. Mon père était au cabinet, il attendait leur arrivée avant même le lever du soleil.

Non, les vacances, ça n'a jamais

trop été notre truc.



J'ai culpabilisé le reste de la matinée. Je n'aurais pas dû dire tout de suite à Bennett que c'était impossible. Il était là, à essayer d'être moins rigide et de trouver une solution et c'est moi qui lui imposais de penser au travail. Que m'arrive-t-il, putain ? J'essaye de le coincer entre deux réunions pour lui proposer de déjeuner avec moi. J'arrive au mieux à le croiser dans un couloir, avec-une nuée de managers en train de s'agiter autour de lui comme des fans en délire.

J'article :

- Il faut qu'on parle.

Je *crois* qu'il répond :

- Bat-signal ?

Je secoue la tête.

- Dîner ?

Il acquiesce de la tête, m'envoie un baiser derrière le dos des autres et s'éloigne dans le couloir vers l'ascenseur.

~

-Alors, comment ça va ?

Sara hausse les épaules, elle plonge une frite dans du ketchup avant de l'avaler, le regard ailleurs.

- Ça va.

Ça va toujours avec Sara. Je la dévisage.

-Je suis sérieuse ! s'écrie-t-elle en inclinant sa chaise en arrière. Elle continue: «Il y a eu trop de bruit à propos de tout ça. J'essaie seulement de déterminer ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. »

- Bonne idée.

- Je le connais depuis si longtemps, c'est dur de faire la part des choses. Mais honnêtement, tout va bien.

- Sara, pardonne-moi, parce que ce ne sont évidemment pas mes oignons mais je n'ai jamais entendu une aussi grosse stupidité dans ta bouche.

- Pardon ?

- Tu m'as entendue. Ce truc avec Andy, c'est énorme ! Bennett veut m'emmener en France et en dehors des 1254 raisons évidentes pour lesquelles je ne devrais pas y aller, tout en haut de la liste, il y a toi !

- *Pardon ?* répète-t-elle, un peu plus fort cette fois. Bennett veut t'emmener en France ! Oh mon Dieu, c'est merveilleux ! Et attends, qu'est-ce que tu veux dire par « moi » ?

- Ouais, il veut qu'on prenne un peu de temps pour nous retrouver avant que la folie de New York commence, dis-je avant de rouler ma serviette en boule pour la lui lancer au visage : « Et j'hésite à partir trois semaines parce que je

m'inquiète à ton sujet ! »

Sara rit, se lève pour faire le tour de la table et m'enlacer.

- C'est la chose la plus gentille, la plus idiote qu'on m'ait jamais dite. Je t'adore, Chloé.

- Mais je déménage, fais-je en la serrant contre moi. Ce seront nos trois derniers week-ends ensemble.

Sara s'assoit à côté de moi :

-Je suis une grande fille. Tu es adorable, *adorable* de vouloir rester pour t'occuper de moi. Mais... je pense que Bennett a raison, réplique-telle en grimaçant un peu. Vous avez bien mérité ça. Si tu veux que votre relation fonctionne, eh bien, tu devrais mettre quelques robes légères dans un sac et traîner cet homme en France.

Je me mets à rire, en m'appuyant sur son épaule.

- Mon Dieu, ça complique tellement les choses. Je vais devoir trouver quelqu'un pour faire passer des entretiens, pour assister à toutes mes réunions...

- Est-ce que ça ne vaut pas le coup ?

Je souris en me rappelant à quel point Bennett était excité quand il m'a parlé du voyage et à quel point son visage s'est décomposé quand il a vu que je ne partageais pas son enthousiasme.

- Ouais, carrément.

Chapitre 5

Je roule sur le matelas pour attraper mon téléphone sur la table de nuit et arrêter l'alarme du réveil d'un glissement du pouce. Je suis épuisé, je me suis endormi il y a deux heures seulement. J'ai travaillé jusqu'à 3 h du matin, en essayant de me glisser dans le lit sans réveiller Chloé - échec total.

Elle m'a grimpé dessus avant que je puisse dire quoi que ce soit.

Comme si j'étais du genre à l'arrêter.

Je n'allais pas me plaindre de perdre une heure de sommeil supplémentaire mais maintenant, en revanche, il faut que je freine sa main qui tâtonne à l'aveugle sous les couvertures et frôle mon ventre pour attraper ma queue. Je dois prendre l'avion, seul.

Elle *vient* en France, mais elle part un jour après moi. Elle a insisté, avec son entêtement habituel, pour profiter de la journée de vendredi pour s'organiser. Je l'aurais bien attendue, mais les vols de dernière minute ne sont pas directs et proposent rarement deux

sièges côte à côte. J'ai donc décidé de garder mon billet et d'arriver avant elle pour avoir tout le loisir de prendre mes marques chez Max.

Je marmonne, le visage enfoui dans ses cheveux:

- Je ne pense pas qu'on ait le temps...

- Je n'en crois pas un mot, dit-elle, la voix légèrement pâteuse. Ce type en bas, continue-t-elle en s'emparant de mon érection, pense qu'on a tout le temps.

- La voiture me récupère dans un quart d'heure et, à cause de ton appétit nocturne, je vais devoir prendre une autre douche.

- Il fut un temps où il te suffisait de trois minutes pour jouir. Tu me dis que tu n'as pas trois minutes ?

- Le sexe matinal ne dure jamais seulement trois minutes. Pas quand tu es tout endormie, toute chiffonnée comme ça.

Je prends mon courage à deux mains pour sortir du lit, j'entre dans la salle de bains. Ses grognements sont étouffés par l'oreiller qu'elle m'a volé.

Quand je reviens dans la chambre, propre et habillé, elle est assise sur le lit, toujours en train de câliner mon oreiller. Elle fait comme si prendre un autre vol pour la France ne la contrariait pas.

Je murmure, en me penchant pour l'embrasser sur les lèvres:

- Ne fais pas cette tête... Tu viens de confirmer ce que j'ai toujours su: tu ne peux pas vivre sans moi.

Je m'attends à ce qu'elle me lance un regard de défi, me pince, mais elle baisse les yeux vers ma cravate et l'attrape pour l'arranger alors qu'il n'y a rien à arranger.

- Je *peux* vivre sans toi. Mais je n'aime pas être loin de toi. J'ai l'impression que tu emportes mon chez-moi avec toi quand tu t'en vas.

Eh bien, putain...

Je pose mon sac sur le lit et prends son visage entre mes mains jusqu'à ce qu'elle lève les yeux et voie l'effet que ses mots ont sur moi. Elle sourit, après avoir passé la langue sur ses lèvres.

Après un dernier baiser, je souffle:

- On se voit en France.



Je vais perdre un jour de voyage, j'arrive samedi. Le vol de Chloé décolle seulement douze heures après le mien, mais comme il n'y a plus de vol direct, elle arrive très tard à New York, s'envole pour Paris le lendemain et atterrit à Marseille lundi. Cela me laisse tout le temps de préparer son arrivée même si, connaissant Max, je sais que la maison sera impeccable, regorgera de nourriture et de boissons, et que je n'aurai rien à faire.

Un Bennett oisif... rien que ça.

Je m'installe dans la cabine en

première classe, refuse le Champagne et sors mon téléphone pour envoyer un message à Chloé.

Embarqué. A très vite de l'autre côté de l'océan.

Mon téléphone vibre quelques secondes plus tard.

En train de reconsidérer le voyage. Il y a une vente privée de chaussures chez Dillons ce week-end.

Je ris, j'ignore ce texto et glisse mon téléphone dans la poche de ma veste. Je ferme les yeux, les autres passagers défilent dans l'allée. Je songe à nos précédents voyages. Nous n'avons voyagé ensemble que de rares fois, mais rien n'a jamais fonctionné selon nos plans. Quelqu'un aurait-il convoqué le

vaudou pour nous empêcher de passer de bonnes vacances ? C'est comme si chaque occasion de quitter la ville était vouée à tourner au désastre, à nous séparer, à être gâchée par des disputes ridicules... ou, purement et simplement, à être annulée.

Ma gorge se serre en me remémorant notre tentative de départ en vacances au dernier Thanksgiving. Au débotté, nous avions acheté des billets pour Saint-Barth et loué une maison au bord de la mer. Ce qui, à la base, présentait toutes les chances de constituer un plan parfait avait déclenché la première grosse crise entre Chloé et moi depuis notre réconciliation.



- Enfoiré de suceur de bites de fils de pute !

Je relève les yeux, mes sourcils se haussent jusqu'à la racine de mes cheveux quand Chloé claque la porte et se rue à l'intérieur de mon bureau.

- L'esclave s'est encore enfuie du donjon, Mademoiselle Mills ?

- C'est cela. Papadakis avance la date du lancement.

Je me redresse si brusquement que ma chaise roule en arrière et

frappe contre le mur:

- Quoi ?

- Janvier est le nouveau mois de mars, apparemment. La première communication de presse est prévue pour le 7 janvier.

- C'est le pire moment pour la presse ! Tout le monde a la gueule de bois, se préoccupe de nettoyer le bordel des fêtes. Personne n'a envie d'acheter de beaux appartements.

- C'est ce que j'ai expliqué à George.

- Lui as-tu également dit qu'il ferait mieux de s'occuper de ses gosses et de nous laisser la direction de l'opération marketing ?

Elle rit en croisant les bras sur sa poitrine.

- J'ai dû dire quelque chose comme ça. Avec un ou deux gros mots en prime.

Je me rassois en me frottant le visage. Notre vol part demain, le jour de Thanksgiving, et il paraît clairement impossible de quitter le bureau maintenant.

- Tu lui as dit que c'était d'accord ?

De l'autre côté de la table, elle se fige comme une statue.

- Quelle autre option j'avais ?

- Lui dire qu'on ne serait pas prêts

!

- Mais c'est un mensonge. On peut être prêts.

Les bras m'en tombent, je la regarde bouche bée.

- Oui, mais seulement si on travaille quinze heures par jour pendant les vacances - tout ça pour respecter son timing de merde.

Elle fait un geste agacé des mains, ses yeux lancent des éclairs:

- Il nous paye un million de dollars pour une campagne marketing classique et on est en train de signer pour une autre campagne média de dix millions. Tu penses que quinze heures, ce

n'est pas raisonnable pour garder notre plus gros client ?

- Bien sûr que si ! Mais il n'est pas ton seul client. La première des règles dans ce business est de ne jamais laisser le gros poisson savoir à quel point les autres poissons sont petits.

- Je t'emmerde, Bennett. Je n'allais pas lui dire qu'on ne pouvait pas suivre.

- Parfois, remettre les gens un peu à leur place est une bonne chose. Tu es jeune, Mills. Si tu n'étais pas sûre de toi, tu aurais pu me transférer l'appel.

Je regrette immédiatement ce que

je viens de dire. Ses yeux s'agrandissent, sa bouche se tord et, merde, ses poings se referment et se plantent sur ses hanches. Mes mains descendent instinctivement sur mes couilles pour les protéger.

- Tu es sérieux, putain ? Tu as peut-être aussi envie de prédécouper mon steak pendant le dîner, hein, espèce de sale con d'égoцентриque ?

Je ne parviens pas à retenir ma réponse:

- Seulement s'il le faut pour te nourrir et t'aider à mâcher.

Son visage se relâche. Je la vois calculer mentalement la dose de

violence qu'elle va rassembler pour me botter le cul.

- Oublie Saint Barth, lâche-t-elle platement.

- Bien sûr. Pourquoi crois-tu que je suis énervé ?

- Eh bien, même si nous y étions allés, tu aurais dormi tout seul avec ta main et un tube de lubrifiant.

- Je peux faire avec. Ces deux mains en ont vu d'autres.

Elle cligne des yeux et siffle entre ses dents:

- Tu n'as rien trouvé de plus amusant ? Tu cherches vraiment à m'exaspérer davantage ?

- Bien sûr, pourquoi pas ?

Ses yeux bruns reviennent vers moi, ils se plissent. Elle lance:

- Pourquoi ?

- Pour que tu ressenties encore plus la douleur. Parce que tu aurais dû dire à George que ce genre de décisions doivent être prises avec l'équipe tout entière et que nous lui donnerions notre réponse après Thanksgiving.

- Qu'est-ce qui te fait croire que je n'ai pas dit ça ?

- Tu es arrivée ici en m'annonçant la nouvelle. Tu n'as pas agi comme s'il s'agissait d'une suggestion.

Elle me fixe, des centaines de réponses possibles défilent dans sa tête. Je m'attends à une litanie de jurons. Elle me surprend en tournant les talons et en quittant mon bureau sans un mot.



Chloé n'a pas dormi chez moi cette nuit-là. C'était la seconde nuit que nous ne passions pas ensemble depuis sa présentation chez JT Miller en juin dernier. Je n'essaie même pas de dormir. Je regarde Mad Men sur Netflix en me

demandant lequel de nous deux s'excusera le premier.

Le problème, c'est que j'ai raison et que je le sais.

Le matin de Thanksgiving arrive avec des flocons de neige et un vent si fort qu'il me pousse vers l'immeuble quand je m'avance, seul, du garage à l'entrée de la boîte.

Je n'ai jamais plus envisagé qu'elle pourrait me quitter après nos retrouvailles. Chloé et moi avons un long chemin à parcourir, je le sens. Il n'y a rien qu'elle puisse faire qui m'en détournerait.

Même si je sais qu'elle ressent la même chose, elle continue à

chercher la bagarre. Elle se bat avec moi jusqu'à ce que je sois littéralement à genoux - ou ou bien que ce soit elle, d'une manière très différente.

Seuls quelques employés de RMG travaillent pendant Thanksgiving - les membres de l'équipe Papadakis. Tous lancent des regards mauvais à Chloé quand elle traverse le couloir pour aller chercher du café. La connaissant, elle a probablement travaillé tard hier soir et a dormi dans son bureau.

Elle ne me jette même pas un coup d'œil alors que je me tiens dans l'entrée de la salle de conférence. Je

l'entends penser au moment où elle passe devant chaque membre de l'équipe, tous mécontents : «Suce ma bite. Toi aussi, suce ma bite. Et toi ? Le fainéant à la moue pathétique ? Suce ma bite, et applique-toi.»

Elle se dirige vers son bureau, s'installe et laisse la porte ouverte.

Viens si tu oses, veut-elle dire par là. Entre, qu'on s'explique.

Même si tout le monde a envie de l'engueuler parce qu'elle nous a tous obligés à annuler nos plans de vacances, personne n'en fait rien. Nous avons tous grimpé les échelons avec la même éthique:

priorité au travail. La dernière personne à quitter le bureau est un héros. Le premier arrivé gagne le droit de fanfaronner. Travailler pendant les vacances vous envoie direct au paradis.

Alors qu'un manager exécutif avec plus d'expérience aurait dit à Papadakis que ce qu'il demandait était impossible, comme toujours, j'admire la détermination de Chloé. Ce n'est pas seulement une nouvelle étape importante pour elle. C'est une manière de lancer sa carrière. Chloé, c'est moi quelques années en arrière.



Après le départ de tout le monde, à la nuit tombée, je frappe à sa porte ouverte, pour l'avertir de ma présence.

- M. Ryan, dit-elle en enlevant ses lunettes et en me dévisageant. Les immeubles illuminés clignotent derrière le mur de fenêtres: «Vous êtes ici pour m'expliquer comment me faire pousser un pénis pour que je puisse gérer mes responsabilités ?»

- Chloé, je suis à peu près sûr que si tu voulais t'en faire pousser un,

tu y arriverais par la seule force de ta volonté.

Elle me sourit à moitié, s'écarte de son bureau et croise les jambes.

- J'en ferais pousser un rien que pour te demander de le sucer.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Je m'effondre sur la chaise en face d'elle.

- Je savais que tu allais dire ça.

Elle fronce les sourcils.

- Eh bien, avant que tu puisses ajouter quoi que ce soit, oui, je sais que ça craint. Et... je pense que tu avais raison. On pourrait être à Saint Barth maintenant, sur la

plage.

J'ouvre la bouche, mais elle lève une main pour me faire taire.

- Mais le fait est, Bennett, que même si j'avais mille raisons pour lui demander de reconsidérer sa demande, je n'avais pas envie de dire non à George. Je voulais lui permettre de lancer son projet au plus tôt, parce que nous pouvons et devons le faire. Le timing est serré dans tous les cas, on a déjà eu beaucoup de temps pour bosser dessus. Dire qu'on ne pouvait pas le faire était hypocrite et faux.

- C'est vrai. Mais en le laissant nous imposer une deadline pareille,

tu as créé un précédent.

- Je sais, avoue-t-elle en se frottant les tempes du bout des doigts.

- Mais je ne suis pas venu ici pour te dire que tu avais pris la mauvaise décision. Au contraire, je suis venu pour te dire que je comprenais parfaitement. Je ne peux pas te blâmer. Ses mains tombent sur ses genoux, elle me scrute: «À cette étape de ta carrière, je ne suis pas surpris que tu aies dit oui à Papadakis. »

Sa bouche s'entrouvre, je sens qu'elle va m'insulter.

- Doucement, petit soldat, fais-je

en m'inclinant et en levant les mains. Je ne cherche pas à dire que tu es naïve ni à jouer au mentor. Même si, que tu le veuilles ou non, tu es encore si jeune. Je veux dire que tu es toujours en train de te construire. Tu veux montrer au monde que tu es Atlas - et aux Titans que cette putain de sphère céleste ne pèse rien. Le problème, c'est que tu as derrière toi une équipe entière, et de surcroît sur une période de vacances. Je comprends ta décision, je comprends tes doutes. Je suis désolé que ce soit dur pour toi, parce que je suis passé par là. Je

baisse la voix en me rapprochant: « Ça craint. »

La pièce semble s'assombrir, le soleil plonge derrière l'horizon au moment où je termine ma phrase. Chloé m'observe, le visage lisse, indéchiffrable.

Enfin, indéchiffrable pour tous les autres. Pour quelqu'un qui n'a pas déjà vu cette expression mille fois - son désir de me frapper, de m'embrasser, de me griffer et de me baiser. Tout à la fois.

- Ne prends pas cet air prétentieux, dit-elle, les yeux plissés. Je vois ce que tu es en train de faire.

- Quoi donc ?

- Jouer les Pygmalion. Au connard impitoyable qui est encore aussi mon amant. Putain, Bennett.

- Tu as envie de baiser dans ton bureau ! je m'exclame, joyeux et surpris: «Dieu ce que tu es prévisible !»

Elle se redresse, fait le tour de la table et s'empare immédiatement de ma cravate.

- Bordel.

Elle la défait, bande mes yeux avec et l'attache derrière ma tête:

- Arrête de m'étudier, siffle-t-elle dans mon oreille. Arrête de tout voir.

- Jamais. Je ferme les yeux derrière la soie et je laisse mes autres sens prendre le relais. Je reconnais l'odeur légèrement citronnée de son parfum, je tends les mains pour caresser ses avant-bras. Mes mains l'étreignent, je la fais pivoter, son dos se colle contre ma poitrine: «Ça va mieux comme ça ?»

Son long soupir calme n'augure rien de bon pour moi, il s'apparente à l'expression d'une frustration authentique.

- Bennett, murmure-t-elle en se penchant en arrière, tu me rends folle.

J'attrape ses hanches, je l'attire contre moi pour qu'elle sente ma queue dure contre son cul.

-Au moins, certaines choses ne changeront jamais.



Je cligne des yeux face au stewart qui s'est baissé pour attirer mon attention. Il vient de me dire quelque chose que je n'ai absolument pas compris.

- Pardonnez-moi ? fais-je.

- Quelle boisson prendrez-vous avec votre repas ?

- Hum... dis-je en chassant le

souvenir du corps de Chloé tendu contre le mien pendant que je la baisais sur son bureau. Une vodka Grey Goose et un bol de glaçons, s'il vous plaît.

- Et pour déjeuner? Nous avons du filet mignon ou une assiette de fromage et d'olives.

Je commande l'assiette et je regarde par le hublot. À neuf mille mètres d'altitude, je pourrais être n'importe où. Mais j'ai le sentiment de revenir en arrière.

Je ne suis pas retourné en France depuis que j'ai réintégré Ryan Media et rencontré Chloé. Pour la centième fois, je réalise à quel point le vieux Bennett a cessé de me sembler familier.

Thanksgiving a été une révélation,

en partie parce que j'ai réalisé qu'avant Chloé j'aurais également dit oui à George sans aucune hésitation. Chloé me ressemble tellement, c'en est presque effrayant.

Je souris en repensant au conseil de ma mère.

«Ne tombe jamais amoureux d'une femme qui fera toujours passer tes désirs avant les siens. Choisis une femme à poigne, qui n'ait peur de rien, comme toi, et construis-toi à ses côtés. Trouve la femme qui te poussera à être un homme meilleur. »

Eh bien, je l'ai trouvée. Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre qu'elle me rejoigne pour

faire en sorte qu'elle soit au courant.



Le chemin qui mène jusqu'à la villa est couvert de petits galets ronds. Ils sont bruns, de taille identique, et même s'ils ont clairement été sélectionnés pour leur apparence et leur adéquation avec le reste du paysage, il est évident que tout ici est fait pour être apprécié, foulé au pied et pas traité comme de précieuses pièces de musée. Des plates-bandes de fleurs multicolores et des jarres jalonnent le chemin. Il y a des arbres partout et, au fond du parc,

un endroit pour s'asseoir, isolé du reste du jardin par un mur de vignes en fleurs.

Je n'ai jamais vu une aussi belle maison de campagne, vraiment. La façade est de couleur rouge passé, de la teinte de l'argile délavée, dont la patine produit un merveilleux effet. Des volets blancs entourent les hautes fenêtres des premier et deuxième étages. Les couleurs des parterres fleuris autour des portes sont encore plus chatoyantes que celles du reste du jardin. L'odeur des pivoines se mêle au fond de l'air marin.

Des bougainvilliers grimpent sur une treille qui surmonte la double porte étroite, typique des maisons provençales. La marche la plus

haute est craquelée mais parfaitement propre, un tapis d'un gris clair, très simple, recouvre la pierre blanchie par le soleil.

Je me retourne pour admirer le jardin derrière moi. À l'angle opposé, à l'ombre de gros figuiers, est installée une grande table recouverte d'une nappe orange vif, décorée d'une fine ligne de petites bouteilles bleues de tailles et de formes différentes. Des assiettes blanches sont disposées à intervalles réguliers, la table est mise comme si des invités étaient attendus. La pelouse prend naissance sous le porche étroit et s'étend à perte de vue, parsemée par quelques plates-bandes de fleurs violettes, jaunes et roses, écloses.

Je sors une clé de ma poche et j'entre dans la maison. De l'extérieur, elle paraît grande. De l'intérieur, elle est encore plus impressionnante, sa taille paraît décuplée, comme sous l'effet d'une illusion d'optique.

Mon Dieu, Max, ça me semble un peu excessif. Je savais que sa maison dans le Sud était grande, mais je n'avais pas réalisé qu'il avait autant de chambres, putain ! De la porte d'entrée, je distingue au moins une douzaine de portes qui donnent sur le couloir principal. Il y en a encore à l'étage et hors de portée de vue...

Je m'immobilise dans l'entrée, je fixe une énorme urne qui ressemble comme deux gouttes d'eau au petit

vase qui décore les étagères de la salle à manger de ma mère : le même vernis bleu céruléen, tout comme les belles lignes jaunes sur ses courbes. Je me rappelle que c'était un cadeau de Max à ma mère la première fois qu'il est venu chez moi, pour les vacances de Noël. Je n'avais pas réalisé à quel point ce cadeau était personnel avant de pénétrer dans sa maison de vacances et de retrouver le travail de l'artiste partout présent ici: sur des assiettes accrochées au-dessus de la cheminée, sur une théière faite main ou sur de simples tasses posées sur un plateau dans le petit salon.

Je souris en tendant la main pour toucher le vase. Chloé perdra totalement la tête quand elle le

verra.

C'est son objet préféré chez ma mère. J'ai l'impression que nous étions prédestinés à venir ici.

Après son dîner d'anniversaire en janvier, Chloé s'émerveillait dans la salle à manger devant l'impressionnante collection d'art de maman, disposée sur les étagères. Mais au lieu de s'extasier sur le panache évident des vases Tiffany ou les détails compliqués de boules de bois sculptées, son œil a été attiré par ce petit vase bleu.

- Je ne crois pas avoir jamais vu cette couleur, a-t-elle dit, impressionnée. Je ne pensais pas qu'un tel bleu existait en dehors de

mon imagination.

Ma mère s'avance, l'attrape sur l'étagère. Sous la lumière douce du chandelier, la couleur semble changer, Chloé le prend dans sa main. Je n'avais jamais fait attention à la beauté de cette pièce.

- C'est l'un de mes préférés, répond ma mère en souriant. Je n'avais jamais vu cette couleur auparavant, moi non plus.

Mais je me fais la réflexion que ce n'est pas tout à fait vrai en m'éloignant du vase pour marcher vers la cheminée. La mer ici a cette couleur, quand le soleil est au zénith et quand le ciel est clair. Elle est exactement de cette couleur,

comme le cœur du saphir le plus pur. Seul un artiste qui vit ici peut le savoir.

Sur une étagère se trouvent trois santons, de petites figurines traditionnellement façonnées par les artistes provençaux. Ils viennent tous du même sculpteur, celui qui a fait le vase de maman, le vase géant et toutes les oeuvres d'art ici. Il ou elle doit être de la région, qu'il soit mort ou encore en vie. Chloé aura-t-elle l'opportunité de voir d'autres pièces en visitant les alentours ? Cette coïncidence parfaite me semble surréaliste.

Le bleu et le vert du plat accroché au-dessus de la cheminée réfléchissent les rayons du soleil de la fin d'après-midi sur le mur, qui

paraît bleu clair. Le vent souffle dehors, agite les branches d'arbres qui créent des ombres mouvantes. J'ai l'impression de contempler la surface de la mer qui bouge avec le vent. Je me sens immédiatement plus calme dans cette pièce aux meubles d'un blanc éclatant et à la décoration simple. Le monde de RMG et de Papadakis, de travail et de stress, les vibrations constantes de mon téléphone me semblent à des milliers de kilomètres.

Comme Chloé, malheureusement.

Comme si elle pouvait entendre mes pensées du siège de son avion au-dessus de l'Atlantique, mon téléphone vibre. La sonnerie spécifique de ses messages retentit dans la pièce silencieuse.

Je sors mon téléphone de ma poche et lis sur l'écran : Grève générale. Tous les vols annulés. Suis coincée à New York.

Chapitre 6

- Que voulez-vous dire par « cloué au sol » ? je demande à la femme de l'autre côté du comptoir, la bouche grande ouverte. Elle doit avoir mon âge, ses joues sont couvertes de taches de rousseur, elle a tiré ses cheveux rouges en queue de cheval. Elle semble sur le point de m'étrangler, moi comme toutes les

personnes du terminal international de La Guardia.

- Malheureusement, nous venons d'être informés du déclenchement d'une grève syndicale, déclare-t-elle d'une voix plate. Tous les vols en direction ou au départ de la France ont été annulés. Nous sommes terriblement désolés du désagrément causé.

Tu parles ! Elle n'a pas l'air désolé du tout. Je continue à la dévisager en clignant rapidement des yeux à chaque mot qu'elle prononce :

- Pardon, *quoi ?*

Un sourire stéréotypé, fruit d'un long entraînement, se forme sur ses lèvres :

-Tous les vols ont été annulés à cause de la grève.

Je jette un coup d'œil derrière elle, sur les écrans de départ et d'arrivée des lignes françaises. C'est vrai, le mot ANNULÉ est inscrit en lettres capitales à toutes les lignes.

- Vous êtes en train de me dire que je suis coincée ici ? Pourquoi personne ne m'a prévenue à Chicago ?

- Nous serions heureux de vous aider à trouver une solution pour la nuit...

- Non, non, non, ce n'est pas possible ! Vérifiez, s'il vous plaît.

- Madame, je viens de vous l'expliquer, il n'y a aucun vol, sur aucune ligne desservant la France, qui décolle ou qui atterrisse. Demandez aux autres compagnies s'ils peuvent trouver une solution.

Je ne peux rien faire de plus pour vous.

Je maugrée en prenant mon front dans mes mains. Bennett m'attend sûrement au soleil, à l'heure qu'il est. Il doit être devant son ordinateur, en train de travailler comme un loser obsédé par son job. *Mon Dieu, ça m'excite.*

Je lâche : « Ce n'est pas possible » après m'être redressée. L'expression la plus suppliante de mon répertoire se peint sur mon visage : « Le plus merveilleux connard du monde m'attend en France, je ne peux pas tout foutre en l'air ! »

-Okééééééé, répond-elle en s'éclaircissant la gorge et en passant la main sur une pile de feuilles.

Je suis maudite.

- Et cela va durer combien de temps ?

- Impossible à dire. Ils essayeront évidemment de résoudre le problème le plus vite possible. Un jour, peut-être plus.

Eh bien, ça c'est de l'information.

Sur un soupir théâtral et des jurons marmonnés à voix basse, je m'éloigne du comptoir pour trouver un coin tranquille où appeler mon assistante. Sans oublier le plus important : envoyer un message à Bennett. Qui ne va pas être bien accueilli.

~

Dix secondes plus tard, mon téléphone sonne.

Je m'écarte de la foule, en me frayant un chemin parmi les passagers pressés qui s'approprient tout l'espace du terminal des lignes françaises. Je m'arrête dans une petite alcôve, près des toilettes.

-Salut...

- Qu'est-ce que ça signifie «coincée à New York», putain ?! crie-t-il.

Je grimace en éloignant le téléphone de mon oreille, avant de prendre une grande inspiration.

- Ça veut dire exactement ce que tu penses que ça veut dire. On est cloués au sol, pas de vols entrants ni sortants. J'ai demandé à mon assistante de voir avec Delta et

d'autres compagnies, mais je suis sûre que tout le monde a également déjà pensé à ces autres solutions.

- C'est inacceptable ! tempête-t-il. Savent-ils qui tu es ? Passe-moi un responsable.

Je me mets à rire :

-Personne ici ne sait ou ne s'intéresse à qui je suis. Ni à toi, si tu veux tout savoir.

Il reste silencieux un moment. Suffisamment longtemps pour que je me demande si je n'ai pas raccroché par erreur. Non. J'entends, au loin, le chant des oiseaux et la mélodie du vent qui passe dans le téléphone. Quand il se décide enfin à parler, c'est avec cette voix basse et ferme à laquelle je me suis habituée. Celle qui me donne

toujours la chair de poule. Celle qu'il prend quand il est sérieux.

- Dis-leur de fourrer ton cul dans un avion, lâche-t-il en articulant distinctement chaque syllabe.

- Tous les avions sont pleins, Bennett. Comment veux-tu que je fasse ? Grimper dans un bateau ? Utiliser un Portoloin comme dans *Harry Potter* ? Du calme, j'arrive aussi vite que je peux.

Il marmonne quelque chose, et je sais exactement à quel moment il va réaliser que se mettre en colère ou charmer quelqu'un n'arrangera pas les choses.

- Mais quand ?

- Je ne sais pas, bébé. Demain, peut-être ? Après-demain ? Très vite, je te promets.

Avec un soupir résigné, il demande :

- Et alors quoi ?

J'entends une porte s'ouvrir et se refermer, ainsi que quelques notes de musique derrière lui. Je soupire :

- On attend... Je vais prendre une chambre d'hôtel, peut-être travailler un peu. Je peux même en profiter pour visiter des appartements tant que je suis ici. Je te promets de sauter dans le premier vol disponible pour quitter la ville. Je ne lâche pas l'affaire. Même si je dois foutre dehors des hommes d'affaires à coups d'escarpin. Je serai bientôt là.

- Tu as plutôt intérêt.

Je secoue la tête pour dissiper l'effet que sa voix autoritaire a sur

moi.

- Dis-moi comment est la maison. Aussi belle que je l'imagine ?

- Encore mieux. Je veux dire, ta présence l'embellira forcément mais, putain, Max s'est vraiment surpassé sur ce coup-là.

- Eh bien, essaye d'en profiter. Prends le soleil, nage, lis quelque chose de coquin. Promène-toi pieds nus.

- Me promener pieds nus ? C'est une requête étrange, même de ta part.

- Moque-toi !

- Jamais de la vie, Mademoiselle.

Je souris :

- Bordel, ce que j'aime entendre ça. Tu es tellement sexy quand tu

obéis, Ryan.

Il rit doucement :

- Oh, hé Chloé ?

-Oui ?

- J'espère que tu n'as pas pris de culottes. Tu n'en auras pas besoin.



Je passe le reste de la journée à l'aéroport, à prier pour un miracle ou plus exactement pour un vol en direction de la France. Rien ne vient.

Localiser mes bagages m'a pris des heures. Au moment où je passe finalement la porte de ma chambre d'hôtel, je suis sur le point de

m'effondrer. Vu le décalage horaire, il est trop tard ou trop tôt pour appeler Bennett. Je lui envoie un court message pendant que ma baignoire se remplit, puis je commande une bouteille de vin et tout ce qui contient du chocolat sur la carte du room service.

Je viens de plonger dans mon bain, un verre de vin et une part de cheesecake au chocolat en équilibre sur le bord de la baignoire, quand mon téléphone sonne. Ma main tâtonne sur le carrelage avant de le trouver. Je souris en voyant le visage de Bennett sur l'écran.

- Je pensais que tu dormais.
- Le lit est trop grand.

Sa voix traînante me fait sourire - celle du Bennett qui m'enlacerait au

milieu de la nuit, les membres chauds et lourds, en murmurant des mots doux. Il a toujours été plus à l'aise que moi avec ce genre de choses, depuis le début.



- Que fais-tu ? demande-t-il.

Sa voix me sort de ma rêverie.

- Bain et bulles, dis-je.

Je souris en l'entendant pester à l'autre bout de la ligne.

- Quelle injustice ! lâche-t-il.

-Et toi ?

- De la paperasse.

- Tu as trouvé mon petit mot ?

- Quel petit mot ?
- Je t'ai laissé quelque chose.
- Ah bon ?
- Oui. Regarde dans ta sacoche d'ordinateur.
- Pour de bon ? J'entends craquer le cuir quand il se lève puis le bruit de ses pieds sur le sol, suivi d'un éclat de rire: «Chloé... murmure-t-il en riant encore plus fort. On dirait que quelqu'un a glissé une demande de rançon par ici. »
- Très drôle.
- Je t'aime davantage à chaque minute, commence-t-il avant de rester silencieux. Il lit dans sa tête le reste du mot. Quand il le termine, il grogne : « Je... *putain*. Ça me rend fou que tu ne sois pas là. »

Je ferme les yeux.

- L'univers conspire à nous nuire.

- Tu sais, une part de moi a envie de crier que rien de tout cela ne serait arrivé si tu n'avais pas été aussi têtue et si tu étais venue avec moi, tout simplement. Je l'interrompt pour protester. « *Mais*, continue-t-il, ta détermination est l'une des choses que j'aime le plus chez toi. Tu ne fais jamais de compromis. Tu ne t'attends jamais à ce que quelqu'un travaille à ta place. Je ne serais pas tombé amoureux de toi si tu étais différente. C'est exactement ce que j'aurais fait. Comme d'habitude. Parfois, notre ressemblance m'effraie. »

Je m'assois dans l'eau qui refroidit lentement, en ramenant

mes genoux contre ma poitrine.

- Merci Bennett. C'est très important pour moi.

- C'est ce que je pense aussi. Tu pourras me prouver ta reconnaissance quand ton petit cul sexy sera arrivé en France. Marché conclu ?

Je roule des yeux.

- Marché conclu.



Je ne suis pas arrivée en France le lendemain. Ni le surlendemain. Le troisième jour, je commençais à me demander pourquoi prendre le bateau m'avait semblé être une si

mauvaise idée au départ.

Je n'ai jamais autant appelé Bennett que pendant ces trois jours. Mais rien n'arrivait à apaiser la douleur sourde qui tordait ma poitrine.

Je m'occupais, mais j'avais clairement le mal du pays. Je ne sais pas quand la chose s'est produite, pourtant j'ai réalisé que Bennett était devenu mon pays. Vraiment. *Mon pays.*

Ça me terrifie, putain !

J'ai compris ça en me promenant pour me détendre. Mon assistante m'avait appelée pour me dire qu'elle avait réussi à me trouver une place sur un vol Air France un peu plus tard dans la soirée. Ma première pensée avait été pour Bennett,

j'avais tellement hâte de lui dire que j'arrivais... J'avais couru jusqu'à ma chambre d'hôtel.

Soudain, je m'étais arrêtée, le cœur battant, les poumons en feu. Quand était-ce arrivé ? Quand était-il devenu tout pour moi ? Je me demande s'il n'essaye pas de me dire qu'il ressent la même chose. Je range mes affaires, légèrement hébétée, je balance mes vêtements dans mon sac et je rassemble ce qui traîne dans la chambre. Je repense et mesure à quel point il a changé au cours de cette année. Les moments de calme que nous vivons la nuit, la manière dont il me regarde parfois comme si j'étais la seule femme vivante sur la planète. Je veux être avec lui - pour toujours. Et pas seulement dans le

même appartement ou dans le même lit. Pour de bon.

C'est alors qu'une idée me vient. Une idée si folle, si démente, que j'éclate littéralement de rire. Je n'ai jamais été du genre à me poser et à attendre que les choses que je désire apparaissent comme par magie. Pourquoi cela serait-il différent cette fois? Je sais quoi faire.

Bennett Ryan n'a aucune idée de ce qui l'attend.

Chapitre 7

Aussi impossible que cela puisse paraître, je commence à m'ennuyer à mourir dans cette magnifique et gigantesque villa française. Le lieu ne requiert aucun entretien particulier - ni ménage ni aucune autre tâche manuelle. Ma connexion au réseau est si lente que je n'arrive pas à accéder au serveur de RMG pour me remettre dans le

bain des affaires. Le plus étrange, c'est qu'il y a toute une série de choses que je ne m'autorise pas à faire avant l'arrivée de Chloé.

J'ai quelques scrupules à plonger dans l'immense piscine tout en sachant qu'elle est coincée à New York. Je ne veux pas me promener dans les vignobles qui bordent la maison parce que j'ai envie de les découvrir en même temps qu'elle. La femme de ménage de Max a apporté des bouteilles de vin, mais quel gros con les boirait tout seul ? Je n'ose même pas visiter entièrement la maison. Je n'ai ouvert que la porte de la chambre dans laquelle j'ai dormi. Je ne souhaite pas connaître toutes les options qui pourraient s'offrir à nous avant qu'elle arrive. Nous

choisirons ensemble où nous passerons nos nuits.

Bien sûr, si je le lui avais avoué, elle aurait ri et aurait répliqué que j'en fais des tonnes. C'est pour cela que je désire terriblement qu'elle soit ici. Quelque chose de monumental m'a frappé le jour où j'ai utilisé le bat-signal. Cette sensation d'urgence ne s'est pas atténuée et ne s'atténuera probablement pas tant qu'elle ne sera pas là et n'aura pas entendu ce que j'ai à lui dire.

Je me promène dans le jardin, en contemplant la mer au loin avant de regarder mon téléphone. Rien. Je relis le dernier texto de Chloé pour la centième fois.

Il semblerait qu'Air France ait un

siège libre.

Elle me l'a envoyé il y a trois heures. Ce message est prometteur, bien que ses précédents textos aient été autant de faux espoirs. Et même si elle était partie il y a trois heures, elle n'arriverait pas à Marseille avant demain matin. Au mieux.

Du coin de l'œil, je vois une petite silhouette émerger de l'arrière de la maison et placer un plateau garni de nourriture sur la table la plus proche de la piscine. Je lorgne l'horloge de mon téléphone -je suis parvenu à tuer quelques heures, il est finalement l'heure de déjeuner. Max a mis une cuisinière à ma disposition, une femme d'une cinquantaine d'années prénommée Dominique, qui cuit du pain chaque

matin et cuisine des plats à base de poisson, de légumes frais du jardin et de figues à chaque repas. Pour le dessert, elle prépare des macarons maison ou des petits biscuits avec de la confiture dessus. Si Chloé n'arrive pas très vite, Dominique pourra me faire rouler jusqu'à la porte pour l'accueillir.

À côté de mon assiette, il y a un grand verre de vin. Mes yeux croisent ceux de Dominique, elle s'arrête sur le seuil de la porte de derrière, pointe le verre de vin du doigt et dit:

- Buvez-le. Vous vous ennuyez tout seul.

Eh bien, merde. Je m'ennuie et je suis tout seul. Un verre de vin ne pourra pas me faire de mal. Je ne

suis pas en train de célébrer quoi que ce soit -je survis, n'est-ce pas ? Je remercie Dominique pour le déjeuner et m'assois sur un coin de la table en tentant d'ignorer cette météo si parfaite: la chaleur, la brise légère, en plus du bruit de la mer à quelques centaines de mètres. La sensation des tommettes chaudes sous mes pieds nus. Je ne pourrai pas en profiter tant que Chloé ne sera pas là.

Bennett, tu es d'un nombrilisme pathétique.

Comme d'habitude, le poisson est incroyable. La salade, la tarte à l'oignon et les petits cubes de fromage goûteux également. Je vide mon verre sans m'en rendre compte. L'instant d'après,

Dominique est à côté de moi, elle le remplit.

Je l'arrête en lui disant que je n'ai pas besoin de boire davantage.

- Merci, mais c'est très bien comme ça.

Elle me fait un clin d'oeil:

-Alors, ne le buvez pas.

- *Alors, ne le buvez pas...*



Après avoir ingurgité la totalité de la bouteille, je me demande pourquoi je n'ai pas acheté de villa en France moi aussi. J'ai vécu dans ce pays, après tout, et même si mes souvenirs sont mitigés -

l'éloignement de ma famille et de mes amis, les horaires de travail épuisants -, j'ai vécu une bonne partie de ma vie ici. Même si elle me semble si courte avec le recul. Je suis toujours jeune. Je suis toujours en train de me construire, vraiment. Merci Chloé, putain, quelle chance de nous être rencontrés au moment où nous avons toujours nos vies devant nous.

Et, bordel, si Max a réussi à acheter un endroit aussi superbe, je suis à peu près sûr de pouvoir en dénicher un qui soit encore plus magnifique.

Le vin alourdit mes membres, j'ai chaud, des pensées décousues envahissent mon cerveau. Que se

serait-il passé si j'avais rencontré Chloé quand j'avais vingt ans ? On aurait baisé dans toute la maison, ç'aurait duré un week-end tout au plus. N'est-ce pas merveilleux de rencontrer la personne idéale au moment où on est supposé la rencontrer ?

J'attrape mon téléphone avec maladresse et j'écris à Chloé: Je suis si content qu'on se soit rencontrés au bon moment. Même si tu es vraiment très chiante, tu es toujours la meilleure chose qui me soit *arrivée*.

Je fixe l'écran avec intensité. Elle ne répond pas, rien du tout. Elle n'a plus de batterie ? Elle s'est endormie à l'hôtel ? Elle est déjà dans l'avion ? Je commence à

calculer: six heures, sept heures... Non, trop compliqué. Je souris à Dominique qui me remplit un autre verre et envoie un nouveau texto à Chloé: Je ne bois pas tout le vin même s'il est délicieux ! Je t'en laisse prromis.

Je me relève, je trébuche sur... quelque chose. Je fronce les sourcils, en regardant la pelouse, n'ai-je pas marché sur un petit animal ? Non, c'est une idée que je me fais. Je déambule dans le jardin en m'étirant et en soupirant longuement, avec bonheur. L'estomac plein, je réalise que je n'ai toujours pas prévu l'arrivée de Chloé. Nous devons régler certaines choses pour commencer. Parler, prévoir.

La guiderai-je dans le jardin, la ferai-je asseoir sur la pelouse avec moi pour qu'elle m'écoute ? Ou attendrai-je un moment de calme après le dîner pour aller vers elle et l'attirer contre moi. Je sais ce que j'ai envie de dire - j'ai répété ces mots dans ma tête un million de fois -mais je ne sais pas quand je lui ferai ma déclaration.

Le mieux, c'est sûrement de la laisser profiter quelques jours avant de sortir le grand jeu.

Je ferme les yeux, laisse ma tête partir en arrière pour regarder le ciel. J'apprécie d'être ici. Le temps est magnifique. La dernière fois que j'ai été au soleil avec Chloé, c'était au barbecue de Henry le week-end dernier, et il faisait à peine chaud.

Après un jour de soleil et de vent, nous étions rentrés chez moi et avions baisé de la manière la plus paresseuse et tranquille qui soit.

J'ouvre les yeux, je mets la main sur mon visage pour me protéger du soleil. «Oh mon Dieu.»

Dominique apparaîtrait à quelques mètres de moi et me montre le portail.

- Allez vous promener, dit-elle. Ça vous fera du bien. Vous êtes ivre.

Je ris. Eh oui, je suis bel et bien ivre. Elle m'a fait boire la bouteille entière. «Je suis ivre parce que vous m'avez versé une bouteille entière de vin.» Je crois que c'est ce que j'ai dit.

Avec un sourire, elle lève le menton:

- Allez acheter des fleurs dans la rue. Demandez Mathilde.



Je me sens bien. J'ai un objectif : trouver des fleurs. Demander Mathilde. Je me penche pour refaire mon lacet et me dirige vers la sortie de la propriété. Dominique est rusée, elle me fait boire et m'envoie faire des commissions pour m'empêcher de me morfondre une journée supplémentaire. Chloé et elle s'entendraient à merveille.

Quelques centaines de mètres plus bas sur la route, une petite boutique pleine de fleurs attire mon

attention. Les plantes sortent de tous les récipients imaginables: des vases, des paniers, des boîtes et des jarres. Sur la porte, une petite pancarte indique simplement «Chez Mathilde».

Bingo.

Une clochette tinte quand j'entre et une jeune femme blonde sort de l'arrière-boutique pour me saluer. Elle me jette un coup d'œil rapide et demande :

- Vous êtes l'Américain ?
- Oui, mais je parle français.
- Moi, je parle anglais, dit-elle, non sans un accent très prononcé. Comme nous sommes dans ma boutique, j'en profite pour pratiquer.

Elle lève les sourcils d'un air entendu, comme si elle me mettait au défi. Elle est belle, sans aucun doute, mais sa manière de me regarder avec insistance et son sourire sexy me mettent mal à l'aise.

Et puis ça me frappe: Dominique savait que je m'ennuyais tout seul, elle ne se doutait sûrement pas que j'attendais l'arrivée de Chloé. Alors, elle me fait boire et elle me met dans les pattes d'une jeune femme séduisante et célibataire, juste en bas de la rue.

Oh ! mon Dieu.

Mathilde se rapproche un peu, ajuste des fleurs dans un long vase fin.

- Dominique m'a dit que vous

logiez chez M. Stella.

- Vous connaissez Max ?

Elle a un petit rire rauque.

- Oui, je connais Max.

- Oh, dis-je, en ouvrant de grands yeux. Bien sûr. Vous voulez dire que vous *connaissez* Max.

- Ça n'a rien d'exceptionnel, répond-elle en riant. Elle regarde ses fleurs avant de demander: «Vous êtes ici pour acheter des fleurs ? Ou Dominique vous a envoyé pour autre chose ?»

- Ma copine arrive demain, elle était coincée à New York, il y a eu une grève, mais elle a enfin pu prendre un avion.

Je débite ma tirade d'un seul coup. C'est bizarre.

- Donc vous êtes là pour acheter des fleurs. Mathilde s'immobilise, les yeux fixés sur les gerbes: « Quelle chance elle a ! Vous êtes très beau. » Ses yeux reviennent vers moi : « Peut-être que vous serez sobre d'ici son retour. »

Je fronce les sourcils. En me redressant, je marmonne:

- Je ne suis pas si ivre que ça.

- Ah bon ? Ses sourcils se relèvent, un sourire amusé se peint sur ses lèvres. Elle se déplace dans la boutique en rassemblant divers types de fleurs: « Vous êtes charmant, Ami de Max. Le vin vous aide à vous désinhiber. Je parie que normalement, vous boutonnez vos chemises jusqu'au dernier bouton et vous froncez les sourcils quand

quelqu'un marche trop près de vous.»

Je fronce effectivement les sourcils. Ça me ressemble assez, oui.

- Je prends mon travail très au sérieux, mais je ne suis pas comme ça... tout le temps.

Elle sourit en attachant les fleurs du bouquet. Elle me les tend et me fait un clin d'oeil:

-Vous n'êtes pas au travail ici. Laissez votre chemise comme elle est. Et n'arrêtez pas de boire pour votre copine. Il y a neuf lits dans cette maison.



La porte d'entrée est ouverte. Dominique est-elle partie sans l'avoir refermée ? Je panique soudain. Quelque chose est-il arrivé pendant que j'étais en ville ? Et si la maison avait été cambriolée ? Malgré le conseil de Mathilde, je redescends brutalement sur terre.

Mais je n'ai pas été cambriolé. Tout est exactement comme je l'ai laissé, seul un léger vent qui entre par la porte d'entrée altère la tranquillité de la maison. Pourtant... je ne suis pas sorti de ce côté. Je suis parti par la porte de derrière.

En bas du couloir, j'entends de l'eau couler et je crie à Dominique:

- Merci pour l'attention, Dominique, mais ma copine arrive

demain.

Elle doit le savoir au plus vite. Si elle invitait des femmes ici ? Le faisait-elle pour Max ? *Mon Dieu, il n'a pas changé d'un iota.*

Je me rapproche de la chambre où j'ai posé mes affaires et je réalise que j'entends de l'eau couler sous la douche. Derrière la porte, il y a des valises.

Les valises de *Chloé*.

J'aurais pu foncer dans la pièce et lui flanquer la peur de sa vie. Après tout, elle a été assez tête-en-l'air pour laisser la porte d'entrée ouverte, avec le vent qu'il y a, avant de prendre une douche. Je me mords les lèvres et je referme les poings en imaginant ce qui aurait

pu arriver si quelqu'un d'autre que moi avait décidé d'entrer dans la maison.

Putain. Je ne l'ai pas vue depuis des jours, je rêve déjà de l'étrangler puis de l'embrasser jusqu'à en perdre le souffle. Je sens les coins de ma bouche se relever. C'est tout nous. Une bataille si familière d'amour et de frustration, de désir et d'exaspération. Elle appuiera sur tous les boutons qu'elle connaît déjà avant d'en découvrir de nouveaux, dont moi-même j'ignore l'existence.

Elle chante tranquillement sous la douche, je l'entends de la chambre où j'ai dormi la première nuit. Je me rapproche et la regarde du seuil de la porte: ses longs cheveux

trempés et brillants gouttent le long de son dos nu. Elle se penche, ses fesses parfaites se tendent vers moi et elle se savonne les jambes tout en continuant à fredonner.

Une partie de moi-même rêve de faire irruption dans la douche, d'attraper le gant et de terminer le travail en l'embrassant. Une autre partie rêve de la rejoindre et de tenir ma promesse de la prendre par-derrière, lentement, doucement. Mais une dernière partie, celle qui prend le dessus, apprécie la posture du voyeur. Elle ne sait toujours pas que je suis ici, que je la contemple alors qu'elle se croit seule, qu'elle chantonne, peut-être en pensant à moi. C'est comme un verre d'eau fraîche un jour de canicule. Je ne me lasserai jamais

de la regarder à la dérobée. Et nue, mouillée, dans la douche... c'est l'un de mes scénarios préférés.

Elle se rince les jambes et se redresse avant de se retourner pour rincer son après-shampooing. C'est alors qu'elle me voit. Elle sourit largement, ses tétons durcissent. Je suis à deux doigts de détruire la paroi de verre de la douche pour la rejoindre.

- Depuis combien de temps es-tu là ?

Je hausse les épaules en l'observant.

- Quel voyeur !

- *Toujours* voyeur, tu veux dire. Je me rapproche et je croise les bras sur la poitrine en m'appuyant contre le mur: «Quand es-tu

arrivée, petite cachottière ? »

- Il y a une demi-heure environ.

- Je croyais que tu prenais tout juste l'avion ? Tu as utilisé un Portoloin, ou quoi ?

Elle rit en passant une dernière fois la tête sous le jet d'eau avant de l'éteindre.

- J'ai pris le premier vol dont je t'ai parlé. J'ai pensé qu'il serait amusant de te faire croire que je ne l'avais pas eu pour te faire une surprise. Elle essore ses longs cheveux en me regardant avec des yeux de plus en plus avides: «Je crois que j'avais envie que tu me trouves nue sous la douche. C'est peut-être pour ça que j'en ai pris une tout de suite.»

- Je dois admettre que c'est assez

pratique que tu sois déjà nue.

Chloé ouvre la porte et vient vers moi:

- Je voulais sentir cette belle bouche sur moi surtout depuis que j'ai appris que tu flirtais avec la fleuriste.

- Oh ! je t'en prie, dis-je d'un air renfrogné. Mais... comment le sais-tu ?

Elle sourit:

- Dominique parle anglais très correctement. Elle m'a dit qu'elle en avait eu marre de te voir tourner en rond et qu'elle t'avait envoyé en ville parce que tu étais si mignon déprimé. Je suis d'accord.

- Elle... *quoi* ?

- Mais je suis contente que tu

n'aies pas décidé de ramener Mathilde avec toi. C'aurait pu être gênant.

- Ou génial, je lui réponds pour la taquiner.

Je l'attrape contre moi je l'enveloppe dans une serviette. L'eau qui perle sur sa poitrine mouille mes vêtements.

Elle est là. Elle est là. Elle est là.

Je me penche et j'effleure ses lèvres.

- Salut, mon cœur.

- Salut, murmure-t-elle en passant les bras autour de mon cou. Tu as déjà fait l'amour avec deux filles ? Ses mains glissent sous mon t-shirt pendant que je la sèche: «Je n'arrive pas à croire que j'aie pu

oublier de te poser la question.»

- Tu m'as manqué.

- Tu m'as manqué aussi. Réponds à ma question.

Je tressaille:

- Oui.

Ses mains sont froides, ses ongles s'enfoncent dans la peau de mon torse.

- Plus de deux en même temps ?

Je secoue la tête et je frotte mon nez contre sa joue. Son odeur familière - son parfum léger de citron et l'odeur naturelle de sa peau. Ma Chloé, mon chez-moi.

- Tu n'étais pas en train de dire quelque chose à propos de ma bouche sur toi ?

- Spécifiquement entre mes

jambes.

- Je m'en doutais.

Je me penche pour l'attraper et je la porte jusqu'au lit.

Quand je la repose, elle s'assoit en se soutenant sur les mains. Elle remonte les pieds vers chaque coin du lit et écarte les jambes. Elle me regarde, murmure:

- Déshabille-toi.

Mon Dieu, cette femme va me tuer avec des exigences pareilles. Je balance mes chaussures dans un coin de la chambre, je retire mes chaussettes et je fais passer ma chemise par-dessus tête. Je lui laisse quelques secondes pour se réhabituer à la vue de ma poitrine nue, je gratte mon ventre et je lui souris:

- Ce que tu vois te plaît ?

- C'est un spectacle ? Sa main glisse sur sa cuisse, entre ses jambes: «Je peux te faire de la concurrence, tu sais.»

- Tu te fous de ma gueule !

Mes mains cherchent la boucle de ma ceinture, ouvrent tous les boutons de mon jean d'un seul mouvement. Je tombe presque à la renverse en l'enlevant.

Sa main se retire, elle me tend les bras:

- Viens sur moi, dit-elle tranquillement. Elle n'a peut-être pas envie de ma bouche, après tout: «Sur moi, j'ai envie de sentir ton poids sur moi.»

C'est parfait, comme ça, sans faux-semblants. Nous avons tous

les deux envie de faire l'amour avant tout le reste - nous promener, manger, discuter.

Sa peau est fraîche, la mienne est toujours brûlante à cause du soleil, de ma marche rapide pour remonter vers la villa et de l'excitation de la voir alors que je ne m'y attendais pas. Le contraste est sidérant. Sous moi, elle n'est qu'une étendue de peau douce qui gémit doucement. Ses ongles s'enfoncent dans mon dos, ses dents glissent sur mon menton, mon cou, mon épaule.

- Je te veux en moi, murmure-t-elle en m'embrassant.

- Pas encore.

Même si elle râle un peu, frustrée, elle me laisse pour le moment l'embrasser, seulement l'embrasser.

J'aime la sensation de ses lèvres contre ma langue, de sa langue sur mes lèvres. Je sens chaque point de contact entre nos deux corps: ses seins contre ma poitrine, ses mains dans mon dos, l'intérieur de ses cuisses pressé contre mes hanches. Quand elle enroule ses jambes autour des miennes, ses mollets sont deux bandes brûlantes. Je me penche, j'attrape son genou par derrière pour le remonter au niveau de ma hanche jusqu'à sentir ma queue glisser contre sa peau trempée.

Sous moi, elle se tend et se frotte contre ma peau autant qu'elle peut sans me pousser à l'intérieur. Nos baisers commencent par être provocateurs, joueurs, avant de s'approfondir, de devenir voraces,

puis lents et goûteux. Elle me laisse remonter ses bras au-dessus de sa tête, lécher et mordre ses tétons jusqu'à la limite de la douleur. Elle me demande ce que je veux, ce qui est bon, si je préfère son corps ou sa bouche pour commencer. Son premier instinct, quand nous sommes nus, est toujours de me donner du plaisir.

Cette femme m'émerveille. Je ne me souviens plus de ce à quoi elle ressemblait avant d'être entrée dans ma vie pour de bon. Avec moi, elle peut être tout à la fois. Courageuse et apeurée. Acide et tendre, malicieuse et innocente. Je veux qu'elle soit tout pour moi.

- J'adore notre manière de nous embrasser, murmure-t-elle entre

deux baisers.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je sais ce qu'elle veut dire. Je sais exactement ce qu'elle veut dire. Je veux juste l'entendre le dire.

- J'adore quand on s'embrasse parce qu'on embrasse de la même manière, tu sembles toujours savoir exactement comment je veux être embrassée.

Je lâche:

- Je veux t'épouser. Je veux qu'on se marie.

Meeeeeeeerde. Voilà mon discours si bien construit balancé aux orties. La bague de ma grand-mère est dans une boîte au fond du placard - loin de moi - et mon plan de m'agenouiller et de tout faire dans

les règles vient de partir en fumée.

Dans mes bras, Chloé s'immobilise.

- Qu'est-ce que tu viens de dire ?

J'ai totalement foiré, mais il est trop tard pour reculer maintenant.

- Je sais qu'on n'est ensemble que depuis un peu plus d'un an, dis-je rapidement. Peut-être que c'est trop tôt ? Je comprendrais si tu me disais que c'est trop tôt. C'est juste ce que tu viens de dire sur notre manière de nous embrasser. Je pense la même chose de *tout* ce qu'on fait ensemble. J'aime tout. J'aime être en toi, travailler avec toi, te regarder travailler, me disputer avec toi, m'asseoir sur le canapé et rire avec toi. Je suis perdu quand je suis sans toi, Chloé. Rien ni

personne n'est aussi important que toi, à chaque seconde. Pour moi, c'est comme si on était déjà mariés dans ma tête. J'imagine que j'ai envie de rendre la chose officielle, en un sens. J'ai l'air d'un imbécile ? Je ne pensais jamais ressentir cela avec personne.

Elle me fixe, les yeux et la bouche grands ouverts comme si elle ne croyait pas à ce qu'elle est en train d'entendre. Je me lève, cours vers le placard, sors la boîte du tiroir et la lui apporte. Quand je l'ouvre devant elle et qu'elle voit la bague de ma grand-mère, sertie de diamants et de saphirs, elle met la main sur sa bouche.

Je répète:

- Je veux t'épouser. Son silence

me rend fou. Putain, j'ai littéralement tout fichu en l'air avec mes conneries: « T'épouser, *toi*. »

Ses yeux se remplissent de larmes mais restent grands ouverts:

- Tu. Es. Un. Tel. Connard.

Je ne m'attendais pas à ça. Je savais que c'était sûrement trop tôt mais un connard... Vraiment ? Je plisse les yeux.

- Un simple « c'est trop tôt » aurait suffi Chloé, mon Dieu. Je t'ai ouvert mon cœur et...

Elle sort du lit et fouille dans l'un de ses sacs pour en sortir un petit sac bleu. Elle me l'apporte. Elle passe son index dans le ruban et agite le sac sous mes yeux.

Je lui demande de m'épouser et

elle me rapporte un souvenir de New York ? Qu'est-ce qu'elle fout ?

- Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

- À toi de me le dire, Monsieur Je-sais-tout.

- Ne commence pas comme ça, Mills. C'est un sachet. Qui contient probablement une barre Granola ou des tampons.

- C'est une bague, imbécile. Pour toi.

Mon corps bat si fort et si vite que je me demande si c'est à ça que ressemblent les symptômes d'une attaque cardiaque.

- Une bague, pour *moi* ?

Elle sort une petite boîte du sac et me la montre. C'est une alliance de

platine avec une ligne de titane au milieu.

- Tu allais me demander en mariage ? je demande, totalement confus: «Est-ce que les femmes font ça ?»

Elle me donne un coup dans le bras, très fort.

- Oui espèce de macho. Et tu m'as totalement volé mon moment.

- Donc c'est un oui ? fais-je, toujours éberlué. Tu veux qu'on se marie ?

- À toi de me le dire ! crie-t-elle, mais elle sourit.

- Techniquement, tu ne me l'as toujours pas demandé.

- Bon Dieu Bennett ! Toi non plus !

- Veux-tu m'épouser ? je demande en riant.

- Veux-tu m'épouser ?

Avec un grognement, je prends la boîte et la jette sur le sol pour plaquer Chloé sur le lit.

- Tu comptes toujours être aussi insupportable ?

Elle acquiesce, en me scrutant et en se mordant la lèvre. *Putain*. Les détails peuvent attendre.

- Attrape ma queue, dis-je en l'embrassant dans le cou. Je gémiss quand sa main se faufile entre nous pour m'agripper: «Enfonce-la en toi.»

Elle décale ses hanches sous moi jusqu'à ce que je me sente à l'entrée de son vagin. Je me glisse en elle

lentement, même si chaque tendon, chaque muscle de mon corps rêve de la prendre avec force, tout de suite. Je murmure quelque chose, j'ai l'impression de me noyer en elle.

Je vais et viens, en avant, en arrière. Ses bras s'accrochent à mon cou, son visage s'y perd au moment où elle se redresse pour s'accorder avec mes mouvements. En quelques minutes, ça devient frénétique entre nous, nous crions comme des bêtes.

- Jouis... je murmure dans sa bouche, en la léchant, le regard suppliant. Je soulève sa jambe, je la relève et je m'enfonce plus profondément. Mes yeux se ferment un moment. J'ai

l'impression que je vais exploser en elle.

Sa tête retombe sur l'oreiller, ses lèvres s'ouvrent, elle gémit. Je profite de l'opportunité pour glisser ma langue dans sa bouche. Je souffle: «C'est bon ?» en attrapant la peau de ses hanches du bout des doigts. Elle adore être à la limite de la douleur, cette démarcation mince comme une lame de rasoir que nous avons découverte très tôt ensemble. Elle acquiesce, je bouge plus vite, je me remplis de son odeur. Je goûte ses clavicules, son cou, je mords son épaule.

- Reviens par ici, souffle-t-elle en m'attirant vers son visage. Embrasse-moi.

Dont acte. Encore et encore,

jusqu'à ce qu'elle halète, se tortille sous moi, me supplie d'aller plus vite. Je sens son ventre se contracter. Ses jambes se resserrent violemment autour de moi, ses cris retentissent dans mon oreille.

Je serre les dents, en essayant de ne pas me laisser totalement aller. J'en veux plus, plus longtemps, je veux la sentir jouir une fois encore, avant d'avoir un orgasme.

Ses cris se font plus forts, elle gémit et cherche à reprendre sa respiration, tente de m'éloigner d'elle, mais je sais qu'elle peut jouir une fois de plus. Je sais à quel point elle est sensible, mais elle peut encaisser un orgasme supplémentaire.

- Ne me chasse pas. Nous n'en

avons pas fini. Pas du tout. Jouis...

Ses hanches se détendent entre mes mains, elle tire à nouveau sur mes cheveux : « Oh ! » C'est juste le bruit d'une respiration. Tant de choses sont contenues dans ce petit gémissement discret.

Je pèse contre elle, je tiens ses hanches, je les fais bouger au même rythme que les miennes :

- C'est ça...

- J'y suis... je... je...

Son corps se met à trembler et je l'attrape aussi fort que j'ose le faire.

- N'arrête pas !

- Touche-moi... là... gémit-elle.

Je sais ce qu'elle veut. Je l'embrasse dans le cou avant de lécher mes doigts et de les glisser

entre ses fesses, en touchant et en pressant.

Elle jouit encore avec un petit cri aigu, son vagin se resserre autour de ma queue. Avec un soupir profond, je laisse l'orgasme descendre le long de ma colonne vertébrale et me déchirer intérieurement. Des taches de lumière m'aveuglent et je peux à peine entendre ses cris rauques à cause du sang qui bat contre mes tempes.

J'ai l'impression d'entendre les murs craquer quand le silence se fait. Tout vacille dans ma tête tant la jouissance a été intense. Je suis désorienté.

Je reste tout à fait immobile.

- Oui oui oui oui... dit-elle en

jouissant.

Et puis, dans un souffle, alors que
tout son corps frissonne:

- Je le veux.

Remerciements

Nous remercions les lecteurs qui nous ont poussées à donner une suite aux aventures de Chloé et Bennett. Vos tweets, vos posts Facebook, vos mails, vos commentaires et vos compte-rendus nous ont ravies. Sans vous, il n'y aurait pas de BEAUTIFUL tout

court.

Un grand merci à Adam Wilson pour nous avoir fait mourir de rire en retravaillant notre texte un mardi. Pour deux personnes censées être des écrivains, nous avons étrangement du mal à exprimer tout le bien que nous pensons de vous. Merci à tout le monde chez Gallery pour accepter tous nos mots cochons.

Holly Root, merci d'être aussi calme, aussi zen et de continuer à nous laisser jouer dans tous les bacs à sable. Et merci à nos familles pour nous soutenir dans cette épopée. Lo, tu apportes le $\leq$ à mon écriture. Christina, tu apportes le $\Rightarrow$ à mes histoires. Allons vite nous faire tatouer à Paris.

Retrouvez Bennett et Chloé, le couple magnétique de *Beautiful Bastard*, vivez la suite de leur duel torride et passionné

Un bras de fer amoureux.
Une attirance incontrôlable.
Et jamais une minute à soi.

Plus la carrière de Chloé décolle, plus Bennett désire libérer du temps pour vivre des moments intenses à deux. Histoire de lui prouver qu'il est toujours le boss ?

Malgré les réticences de la jeune ambitieuse et ses tergiversations, Bennett décide de ne plus se laisser dicter sa conduite : Chloé se retrouve un billet d'avion en main et une villa à disposition, rien que pour eux, dans le sud de la France. Un endroit de rêve propice aux ébats amoureux où le couple pourra, au choix, prolonger ses conversations houleuses, son combat de boxe sous la couette ou... plus, si affinités. Reste encore, pour Bennett, à la convaincre de partir.

Après leurs débuts dans *Beautiful Bastard*, Chloé et Bennett poursuivent leur liaison tumultueuse et se préparent à passer un nouveau cap. Y parviendront-ils ?

Nov.

« Un parfait mélange de sexe, d'audace et de sentiments. » S. C. Stephens
« Attention, sex-seller encore plus chaud que 50 *Shades of Grey*. » Elle
« *Beautiful Bastard*, il va vous faire lire de plaisir. » Aufeminin.com

Couverture : © iStock



Hugo&C[®]

9,50 €

www.hugoetcie.fr



Retrouvez l'univers de *Beautiful Bitch* :
www.beautifulbitch.fr

